

PREMIERE ANNEE. — N° 8.

Paris, 1/14 Juin 1917.



LA PATRIE

SERBE

REVUE MENSUELLE
POUR LA
JEUNESSE SERBE EN EXIL



DIRECTEUR-FONDATEUR:
DRAG. IKONIĆ
Docteur en Philosophie
203. Boulevard Raspail, PARIS

SOMMAIRE

<i>A la Serbie.</i>	G. ROUSSEL-DÉSPIERRES
<i>II. Les sentiers nouveaux.</i>	
A nos jeunes gens.	JAŠA M. PRODANOVIĆ député, ancien ministre.
<i>III. A travers notre histoire et notre littérature.</i>	
Petar Petrović Njegoš.	P. POPOVIĆ, professeur à l'Université de Belgrade.
La Serbie dans l'Histoire.	DRAG. STEFANOVIĆ.
<i>IV. Contes.</i>	
Au puits.	LAZA LAZAREVIĆ.
<i>V. Les amis de la jeunesse Serbe en exil.</i>	
L'action du Comité franco-serbe de Paris.	R.
Mmes E. Haumont et V. Bérard.	
<i>VI. Les Serbes aux yeux des autres peuples.</i>	
Le royaume de Serbie.	MILORAD ZEBIĆ.
<i>VII. Pleurs d'exil sur nos glorieux et récents tombeaux.</i>	
Le voïvode Radomir Putnik.	M. V.
<i>VIII. De la vie scolaire de notre jeunesse.</i>	
En accompagnant M. Davidović.	A. MOULINS. Sous-Chef de l'Enseignement secondaire
Les impressions de M. Davidović.	Z.
Nos petits agriculteurs de Manosque.	
<i>IX. Carnet du mois.</i>	
De l'office scolaire serbe.	Z.
Les cours et conférences.	
Les funérailles du voïvode Putnik.	UROS DŽONIĆ.
Nouvelles.	R.
ILLUSTRATIONS	
<i>Mesdames E. Haumont et V. Bérard. — Le voïvode Putnik. — Nos petits agriculteurs de Manosque.</i>	

La Patrie Serbe

B.D.I.C

REVUE MENSUELLE
pour la Jeunesse Serbe en exil

DIRECTEUR :

Drag. D. IKONIĆ, Docteur en Philosophie.

A la Serbie.

Sonnez, noms triomphaux d'une sainte Iliade,
Clairons de la Justice et de la Liberté,
Kosovo, Monastir, Jadar, Rudnik, Belgrade,
Sonnez pour la Victoire et l'Immortalité !

Cinq cents ans, inlassable en ton effort superbe,
Le fer, le sang, le feu n'ont pu flétrir ton cœur;
Opprimé, mais non pas esclave, ô peuple Serbe !
Tu subis des bourreaux, mais n'eus point de vainqueurs.

Le Destin tient un glaive, et c'est Dieu qui le forge.
C'est Dieu qui, suscitant pour les combats du Droit
Dušan, le grand aïeul, Lazare, Kara-George,
Pour le triomphe élut Pierre, soldat et Roi !

Roi ! vous achèverez votre tâche royale :
L'Aigle blanc, au combat défiant l'aigle noir,
Volera, d'un coup d'aile, à l'aire impériale,
Par delà le Danube, et par delà l'Espoir.

Chef indomptable, à toi gloire ! à tes soldats gloire !
Si tu fus digne d'eux, ils sont dignes de toi.
Un même bloc d'airain scellera dans l'Histoire
La mémoire des morts, des vainqueurs, et du Roi.

Invoquant la justice auguste de l'Épée,
Sombre Tour des Crânes ! dresse vers l'Avenir
L'holocauste sacré de tes têtes coupées...
La Victoire, demain, vengera tes martyrs.

Il faut une rançon à la Gloire, à la Vie !
Bénis soient les bûchers ! Bénis soient les tombeaux !
Il fallait du sang pur, versé pour la Patrie,
Pour donner une pourpre immortelle aux drapeaux.

Il a fallu le saint et joyeux sacrifice
D'un peuple qui voulut vivre libre ou mourir,
Pour que la terre, un jour, acclamant la justice,
Vît des siècles de fer les siècles d'or surgir.

La flamme purifie, et la mort est féconde,
Il fallait l'incendie et le sol dévasté,
Et les temples en feu croulant sur les cités,
Afin qu'au ciel vengeur s'allumât sur le Monde
Le Soleil de la Liberté !

GERMAINE ROUSSEL-DESPIERRES.

II. — Les sentiers nouveaux.

A nos jeunes gens.

VII

L'éducation morale complète comprend trois éléments : intellectuel, émotif et voltif; elle exige en conséquence que l'homme sache distinguer le bien du mal, qu'il ait un fort sentiment pour le bien et la volonté d'accomplir une action mōrale. Mais le premier élément offre déjà des difficultés aux moralistes. Comment l'homme parviendra-t-il à distinguer toujours le bien du mal, et quel critérium adoptera-t-il pour déclarer une action morale et une autre immorale? Considéré dans la suite des siècles, l'idéal moral semble instable et changeant; vu à travers les diverses écoles philosophiques, il apparaît indéfini et incertain. Il y a des actions individuelles et des mouvements sociaux que le passé a admirés, et que l'actualité réprouve. Les principes nationaux actuels, qui nous semblent les plus solides, peuvent être proclamés préjugés par l'avenir lointain. Ce qui fut hier vertu, aujourd'hui est faute, et sera demain presque crime. Mais il y a plus : dans le même moment, une même qualité peut paraître à la fois bonne et mauvaise. Le mensonge est un vice abject,

réprouvé au cours de toute une suite de siècles, et déjà aux époques barbares; cependant, n'y a-t-il pas des mensonges dits conventionnels, qui sont considérés comme une manifestation de politesse? Le mensonge par lequel ses amis réconforment un phisique jusqu'à son dernier soupir n'est-il pas un acte de charité? Lorsque Jean Valjean, dans les *Misérables* de Victor Hugo, après s'être échappé de la prison, se réfugie chez lui, sœur Simple, religieuse qui n'a jamais menti, ment par deux fois au policier Javert. « O sainte fille, s'exclame le grand poète, que ce mensonge vous soit compté dans le paradis! » — Un peuple en guerre fusille les espions ennemis, tandis qu'il loue et récompense les siens propres. Le meurtre est un crime, mais, outre le cas de légitime défense, il y a des conjonctures où le meurtre doit être approuvé. Un individu exalté court pour jeter une bombe au milieu d'une réunion; s'il n'est pas d'autre moyen de s'opposer à son acte, chaque homme n'a-t-il pas le droit moral, même si sa vie propre n'est pas en danger, d'empêcher, par le meurtre d'un homme dangereux, la mort d'autres hommes? — Passons aux vertus. Rares sont celles qui ne deviendront pas des défauts si l'homme les exerce jusqu'à leurs dernières limites. La charité fut de tout temps une vertu reconnue et consacrée; cependant, lorsqu'elle est pratiquée sous la forme habituelle d'une aumône, n'incite-t-elle pas en mainte occasion les gens au désœuvrement, ne les habitue-t-elle pas à la paresse en faisant d'eux des parasites sociaux? — L'homme qui défend son honneur offensé, même les armes à la main, s'attire le respect de ses semblables. Mais si un homme, à l'occasion de la divergence d'opinion la plus futile, pour un mot un peu acerbe jeté dans le feu d'une discussion ou à cause du ton un peu dur inévitable dans une polémique, tire les armes et met en danger sa vie propre et celle des autres, on le tiendra pour un homme querelleur et batailleur. « Si tous les hommes, dit Spencer, étaient également polis, ils resteraient devant la porte d'une chambre en s'invitant l'un l'autre à entrer le premier, ne voulant pas être moins poli l'un que l'autre. » Puis, prenez le cas où deux bons sentiments sont en opposition. Tarass Boulba (1) tue son fils qui a passé dans le camp ennemi. Faut-il en ce cas louer le bon patriote ou réprover le mauvais père? Nous avons appris dans l'histoire à admirer Brutus; pourtant Boerne l'a condamné à cause de sa cruauté vis-à-vis de ses propres fils.

(1) Le principal personnage du roman du même nom de l'écrivain russe N. V. Gogol.

Comment éviter ces difficultés que présente la solution du problème moral? Il n'y a pour cela qu'un seul moyen : *éviter les extrêmes et les exceptions.*

Pour l'éducation morale d'un peuple, il n'est pas nécessaire d'aller jusqu'aux raffinements philosophiques et de chercher l'idéal moral qui serait valable pour tous les temps et pour tous les peuples. Il ne faut de même pas parler des vertus dans un sens absolu et indépendamment des circonstances dans lesquelles elles sont pratiquées, ni exiger de tous les hommes qu'ils sachent démêler tous les problèmes moraux embrouillés qu'ils rencontrent au cours de leur vie. Il suffit de leur apprendre, ayant en vue le temps où ils vivent et le peuple auquel ils appartiennent, à savoir distinguer dans les actions individuelles et dans les phénomènes sociaux le bien du mal, et les intérêts communs des intérêts particuliers. On n'exige pas des gens, dans les circonstances ordinaires, qu'ils sacrifient leur vie et leurs biens pour des buts idéaux. On leur demande généralement d'accomplir leurs devoirs consciencieusement, de dompter leur égoïsme et d'aider à l'organisation de la société, afin que les forts n'exploitent les faibles. Il est possible aux particuliers de mettre leurs intérêts en harmonie avec le bien général. Seulement, beaucoup de gens sont aveuglés par la passion de thésauriser des richesses immenses, et d'autres ne voient pas où se trouve leur intérêt véritable...

Les gens font le mal soit sciemment, soit par ignorance. Prenons le récent exemple que nous fournissent les extrémistes russes. Beaucoup d'entre eux sont incontestablement des gens honnêtes, dévoués au bien non seulement de la Russie, mais de l'humanité entière. Néanmoins ce qu'ils font en ce moment dans la meilleure intention du monde, s'accorde parfaitement avec les désirs de l'empereur d'Allemagne et l'action de ses agents. La paix à laquelle travaillent aujourd'hui les extrémistes et la manière dont ils agissent desservent la Russie et tous ses alliés qui combattent pour les buts les plus nobles. Pour arriver à un accord amical entre les nations, à une paix stable et à la délivrance des nationalités opprimées, il n'y a qu'une seule voie : vaincre l'Allemagne et ses complices et briser leur impérialisme néfaste. Ces quatre Etats sont les seuls où se maintienne encore le régime personnel. Ils représentent le dernier rempart de l'autocratie. Conclure la paix avec eux en ce moment, et sur les bases proposées par les extrémistes russes, serait condamner les justes et absoudre les coupables, préparer le terrain pour de

nouveaux plans de conquête de l'Allemagne et de ses complices et consolider au centre de l'Europe, de la mer du Nord jusqu'aux Dardanelles, le césarisme anachronique. Les extrémistes russes, quoique inspirés du désir d'assurer le bonheur de l'humanité, sacrifient en réalité celui-ci aux intérêts des trois dynasties égoïstes et à une clique d'agents étrangers criminels.

Ce qui se passe aujourd'hui en Russie a eu lieu dans tous les États, à l'extrême droite ou à l'extrême gauche. La tyrannie et la démagogie, deux principes politiques dangereux, ont eu des partisans qui les ont soutenus avec dévouement, même à leur propre détriment. « Je sers le grand et utile principe du monarchisme », a dit quelqu'un qui était un homme honnête, mais un mauvais ministre, et qui se faisait en réalité le serviteur des caprices et des passions d'un dynaste égoïste. « Le peuple ne peut errer ! », s'est écrié un ardent défenseur de la liberté, à qui l'on reprochait de s'exprimer en termes trop flatteurs sur la maturité morale du peuple. D'un côté, on ne se proposait pas de faire la cour au souverain, et de l'autre on ne cherchait pas à flatter le peuple; chez l'un comme chez l'autre de ces deux hommes, c'était une conviction déraisonnable, mais sincère et généreuse. Les plus grands esprits peuvent parfois s'attacher à défendre des causes injustes et funestes. Lorsque notre célèbre philosophe Dositej Obradović, le premier ministre de l'Instruction publique de la Serbie, s'attaqua avec raison, ainsi que Reljković, à de mauvaises coutumes populaires, il ne pouvait penser qu'après sa mort Vuk Karadžić, le plus grand des littérateurs serbes, lui appliquerait à cause de cela une épithète blessante. Cependant le fait n'est pas rare. « Les extrêmes se touchent assez souvent », dit un proverbe ancien. Les gens simples errent par suite d'une intelligence insuffisamment développée. Les gens instruits se trompent souvent aussi parce qu'une idée puissante ou un grand principe s'est emparé de leur esprit et ne leur permet pas de voir, et encore moins de s'assimiler ce qui n'est pas en parfaite harmonie avec leur conviction intérieure. Un homme politique en vue, le propagateur inspiré d'un culte, un artiste qui est le représentant ou le fondateur d'une école, un savant même qui a puissamment contribué aux progrès de la science dans une direction donnée deviennent assez souvent intolérants et partiaux sans aucune raison d'intérêt personnel. Sous l'empire de leur idée favorite, ils ne jugent pas à leur juste valeur les faits, les hypothèses et les théories, car ils les voient dans la lumière des croyances et des opinions qu'ils ont acquises antérieurement.

Tout ce qui parvient jusqu'à leur conscience s'y réfracte, comme se réfractent dans l'eau ou dans un prisme de verre les rayons lumineux. Combien souvent de bons caractères non seulement se refusent-ils à accepter une idée juste, mais encore la qualifient-ils, sans l'examiner suffisamment, de préjugé, car elle contredit leurs vues et leurs principes arrêtés? Il est peu de gens, même parmi les représentants les plus illustres de la science ou des arts, des belles-lettres ou de la politique, qui soumettent leurs convictions à une critique consciencieuse et y apportent les corrections nécessaires, s'appliquant à rester jusqu'au bout impartiaux dans l'appréciation de leurs opinions propres et de celles de leurs adversaires. S'il en est ainsi dans un domaine où l'intérêt personnel n'a rien à voir, n'en serait-il pas de même, et à plus forte raison, lorsque celui-ci serait en jeu?

*

**

Lorsque Socrate enseignait qu'il faut d'abord se connaître soi-même, il avait tout à fait raison. C'est un fait reconnu que l'homme juge une même action beaucoup plus sévèrement lorsqu'elle est accomplie par un autre que lorsqu'il en est l'auteur. Ce sentiment de sévérité dans l'appréciation des actions d'autrui et d'indulgence dans celle des siennes propres est poussé chez l'égoïste jusqu'à ses dernières limites : ce dernier réprouve chez les autres ce qu'il vante chez lui-même. Chez les personnes d'un moral plus élevé, le même phénomène s'observe, dans une mesure atténuée. Chacun voit les défauts des autres à travers un verre grossissant et les siens propres à travers un voile. Même chez les personnes d'un moral véritablement supérieur, il existe une certaine inégalité dans l'appréciation de leurs actions propres et de celles d'autrui. Ceci a lieu inconsciemment et involontairement. Car, dans l'optique morale aussi bien que dans l'optique physique, les objets ont un autre aspect suivant qu'ils sont vus de près ou contemplés à distance. La plupart des gens considèrent une chose comme bonne si elle leur est avantageuse, comme indifférente si elle ne les touche pas de trop près, et comme mauvaise si elle leur est préjudiciable. Rares sont les circonstances où les hommes abandonnent ce point de vue subjectif, étroit, et, sans considération pour leurs intérêts personnels, jugent objectivement de la valeur morale de certaines manifestations humaines. Cependant, pour le progrès moral d'un peuple, la condition primordiale est la substitution aux vues subjectives

de considérations objectives, et la réduction au minimum puisqu'on ne peut la supprimer complètement, de cette différence dans l'appréciation de ses actions propres et de celles d'autrui. Nous savons que le grand principe du christianisme : « Ne faites pas aux autres ce que vous ne voudriez pas qu'on vous fit à vous-mêmes », est un idéal moral qui ne se réalisera pas même dans un avenir très, très éloigné, et duquel peuvent se rapprocher seulement des natures morales exceptionnellement fortes. Mais le devoir de tous les moralistes est d'enseigner aux hommes à se connaître eux-mêmes et à connaître les autres, et de les rendre capables de devenir plus justes et de savoir distinguer plus parfaitement les bonnes actions des mauvaises. « J'ai souvent été sévère dans ma vie. Pour les autres; c'était juste; je faisais bien. Maintenant, si je n'étais pas sévère pour moi, tout ce que j'ai fait de juste deviendrait injuste », dit Javert de Hugo. Mais une telle beauté morale est le produit poétique de la riche fantaisie d'un romancier génial, et il est difficile d'y atteindre. Il est plus facile d'agir comme ce cadi de notre récit populaire, qui disait à un Era (1), lequel se plaignait de ce que la vache du cadi eût percé la sienne d'un coup de corne : « Ma foi, les tribunaux n'ont pas été institués pour les bêtes », et qui, lorsqu'il apprit que c'était l'inverse qui s'était passé, dit à son homme : « Attends que je voie ce que dit le *Kitap* (Code) pour les cas pareils. »

Dans chaque homme il y a plus ou moins du sang de ce cadi à deux poids et deux mesures. Le moraliste doit tenir compte de ce fait et ouvrir les yeux à ceux qui sont inconsciemment disposés à condamner chez les autres des actions qu'eux-mêmes accomplissent sans remords, et même à s'approver pour ce qu'ils défendent aux autres de faire. Contre ceux qui, sciemment et avec préméditation, se rendent coupables de cette double appréciation d'un même acte, les conseils et les exemples sont également impuissants; seule une réforme sociale les mettra dans l'impossibilité d'abuser du pouvoir et de dénier aux autres même le droit de légitime défense.

(A suivre.)

Jaša PRODANOVIĆ.

(1) Les « *Eras* » sont les habitants du département d'Užice, des montagnards qui, dans les récits populaires serbes, ont une réputation de roublardise.

B.D.I.C

III.—A travers notre histoire et notre littérature.

Petar Petrović Njegoš.

Il est hors de doute que Petar Petrović Njegoš est le plus grand poète serbe. Il est même plus que cela. Il est un grand poète dans le vrai sens du mot. Il peut se mesurer avec Alfred de Vigny, avec Lord Byron, Pouchkine, Goethe. Il est de la même trempe que les plus grands parmi les poètes. Il serait universellement reconnu tel s'il était mieux connu à l'étranger. Son *Gorski Vjenac* (La guirlande des montagnes), qui est son chef-d'œuvre, a été traduit en russe, en tchèque, en italien, en allemand, en bulgare, en suédois, et la traduction suédoise est la meilleure, paraît-il. Il faut le traduire en français. La chose en vaudrait la peine. Celui qui se donnerait la tâche de traduire bien ce chef-d'œuvre, aurait mérité au plus haut degré la reconnaissance de toute la nation serbe. Les Serbes n'ont peut-être rien de meilleur pour se présenter au public étranger que cette œuvre de Njegoš. La traduction du *Gorski Vjenac*, — à condition qu'elle soit bonne, certes, et qu'elle mette en relief toute la valeur poétique de l'œuvre, — serait, sans contredit, la meilleure propagande possible pour la cause serbe.

Né en 1813, dans un village du Monténégro, Njegoš fréquenta une sorte d'école primaire aux Bouches de Cattaro, et finit un cours d'enseignement secondaire privé et libre à Cetinje, son maître étant le poète serbe Milutinović. Le jeune homme était de la même famille des Njegoš, qui gouvernaient le Monténégro depuis la fin du XVII^e siècle, en qualité de princes-évêques, le régime du Monténégro étant alors une monarchie théocratique. Il était encore très jeune lorsque, en 1830, on l'élit héritier du dernier prince-évêque, son oncle. Il se fit moine alors, et trois ans plus tard, en 1833, et lorsqu'il n'avait encore que vingt ans, on le fit prince-évêque, à Petrograd, en présence et par l'ordre du tsar Nicolas I^{er} lui-même. Il devint ainsi le monarque, le *vladika* de Monténégro. Depuis ce temps, il passa sa vie, gouvernant son peuple et éprouva de lecture et de méditation, dans la solitude de Cetinje, que de temps en temps il interrompait en faisant des voyages en Russie, en Autriche et en Italie. Il était un excellent monarque. C'est lui qui le premier civilisa et organisa les tribus sans discipline et presque sauvages qui constituaient le Monténégro d'autrefois. Il créa aussi une position internationale à son pays, qui jusqu'à son temps fut considéré comme une province turque. Il parvint, par d'incessants efforts, à le faire respecter et reconnaître comme un pays serbe indépendant. Il mourut en 1851, trop jeune, hélas! pour accomplir tout ce qui était nécessaire au jeune État monténégroin et aussi pour donner sa juste mesure littéraire.

B.D.I.C.

Il commença son œuvre littéraire très modestement. Il écrivit plusieurs pièces de poésies, petites et sans beaucoup de valeur, pour la plupart dans le genre de la poésie populaire monténégroise, c'est-à-dire dans le genre qui n'est pas le meilleur de la poésie populaire serbe. Il publia, en 1834, ces poésies en deux très petits recueils : *Pustinjak cetinski* (Hermite de Cetinje), et *Lijek jarosti turske* (Remède à la fureur turque).

Plus tard, et surtout après 1836, il composa des poèmes et des poésies lyriques d'un plus grand souffle et de très grande valeur. Cette évolution était surtout due à une lecture toujours plus vaste et plus sérieuse, et à une connaissance des langues étrangères plus profonde et plus large. Il apprit le russe, l'italien, l'allemand, et surtout le français, qu'il aimait beaucoup et qu'il parvint à parler excellamment. C'est alors qu'il traduisit *L'Hymne à la nuit* de Lamartine, lequel, à ce qu'il paraît, était son poète favori. C'est alors aussi (1845) qu'il composa la *Luča mikrokosma* (Un rayon de microcosme), un poème philosophique des plus profonds, qui fut inspiré par un épisode du *Paradis perdu* de Milton.

Enfin, en 1847, il composa son chef-d'œuvre, le *Gorski Vjenac* (La guirlande des montagnes). C'est une espèce de drame épique, pareil aux drames antiques, aux *Perses* d'Eschyle par exemple. Un événement historique lui sert de thème, l'extermination des mahométans du Monténégro. Cet événement, sorte de Vêpres siciliennes, eut lieu au commencement du XVIII^e siècle, et délivra le Monténégro du joug turc. L'œuvre est largement inspirée par la poésie populaire serbe. Les traits essentiels de ce chef-d'œuvre sont d'abord une conception épique grandiose, une peinture vraie et pittoresque de la vie monténégroise, un peu de l'*humour* d'ailleurs, une couleur locale et un cachet national très prononcés. Puis, ce sont un élan d'idées hautes, une profonde philosophie de la vie, le pessimisme amer d'un grand génie, l'ardent patriotisme d'un homme qui s'est sacrifié pour le bonheur de son peuple. Enfin, c'est une diction magistrale, sublime, abondante en passages lyriques, pleine de vers excellents, sonnants, exquis, dans lesquels se déroulent les hautes idées philosophiques et poétiques dans l'irréprochable forme des sentences classiques. Tout ce qu'il a senti, Njegoš le mit dans cette œuvre. Il y mit son roman personnel, le roman d'un monarque civilisé gouvernant un peuple mi-sauvage, le roman d'un philosophe au milieu des ignorants, d'un ardent patriote qui se sent impuissant à donner à son peuple ce qu'il désire ardemment lui donner, d'un génie titanique dont l'élan est empêché et devenu impossible, d'un Prométhée enchaîné en un mot. « Quiconque porte en soi — dit Xavier de Marmier en parlant de notre poète — à l'écart, l'aiguillon d'une brûlante pensée qu'il ne peut vaincre et à laquelle il ne peut ouvrir un assez vaste espace, me représente le Prométhée antique rongé par son vautour. Plus que tout autre, le pauvre *vladika* du Monténégro, avec son ardeur intellectuelle,

m'est apparu dans la solitude de son existence comme un Prométhée enchaîné sur son Caucase, un Prométhée aux pieds duquel aucune Occanide n'a pleuré. » C'est le roman d'un tel Prométhée qui est écrit d'une façon magistrale dans le *Gorski Vjenac*, la meilleure œuvre littéraire serbe.

Njegoš publia encore des poésies lyriques et en 1851 le *Stjepan mali* (Etienne le petit), un drame non dramatique de l'histoire monténégrine. Ses œuvres posthumes sont la *Slobodijada* (Liberté monténégrine), — œuvre de jeunesse et qui est un poème épique sur l'histoire monténégrine, — des fragments de traduction de l'*Iliade* et du *Chant d'Igor*, œuvre russe bien connue.

Londres.

PAVLE POPOVIĆ.

La Serbie dans l'Histoire.

(Suite.)

Par la nouvelle invasion des Turcs, qui suivit la défaite des insurgés serbes, la Serbie fut plongée dans le sang et dans le feu. La vengeance turque fut effroyable. Une terreur sans nom régnait en Serbie. L'extermination de tous les mâles dans un délai de douze jours fut ordonnée. Les truands turcs, devenus les maîtres, pillairent et égorgaient le plus qu'ils pouvaient. Les femmes et les jeunes filles furent amenées sur les marchés et vendues (le 5 octobre, 1.800 femmes et enfants furent conduits à Belgrade pour y être vendus). La population se réfugia à nouveau dans les montagnes, ou bien chercha son salut en Hongrie, où les autorités de ce pays les laissèrent mourir dans les quarantaines. Ceux qui pouvaient porter les armes formèrent des bandes et résistèrent; tels Stanoje Glavaš, Hadži Prodan.

Le 17 octobre, Hourchid Pacha entra dans Belgrade et proclama l'amnistie. Puis le nouveau gouverneur, Souleïman Pacha Skopliak, arriva dans la capitale serbe et s'y installa. La population commença de regagner ses foyers et, en 1814, Hourchid retourna à Constantinople.

Si la plupart des voïvodes avaient suivi Kara-Georges dans son exil, quelques-uns cependant, parmi lesquels Miloš Obrenović, qui allait jouer un grand rôle dans l'histoire serbe, étaient restés au pays. Comme tous les autres voïvodes, Miloš n'était qu'un simple paysan, natif de Dobrinjé, ne sachant même pas écrire, mais doué d'une intelligence rare et d'un esprit politique très souple et adroit. Sous Kara-Georges il était devenu commandant d'Užice, et c'est en cette qualité qu'il se rendit auprès de Ali-aga Sertchesma. Avec sa perspicacité extraordinaire, il avait compris que le plan de Kara-Georges

était voué à un échec certain: qu'il était impossible de vaincre les Turcs par la force et qu'il fallait en cette occurrence gagner la bienveillance turque pour pouvoir sauver le peuple. Ali-aga Sertchesma le nomma « obor Knež » (chef) de la nahié (district) de Rudnik et l'envoya avec les autres knèzes à Belgrade, pour qu'ils y fissent leur déclaration de loyalisme. Souleïman Pacha confirma sa nomination et lui remit une pièce écrite qui le recommandait aux Turcs, ainsi que sa famille, et défendait à quiconque de leur faire du mal.

Cependant, au printemps de 1814, la terreur sanglante recommença de plus belle, de sorte que les Serbes se prirent à songer à une nouvelle insurrection. Stanoje Glavaš et Miloš Obrenović arrêtèrent leurs concitoyens sur cette pente dangereuse, tandis que Miloš, poursuivant l'exécution de son plan, cherchait à capter la bienveillance turque. Il arriva à se faire appeler « fils adoptif » par le terrible Souleïman Pacha lequel, au mois de juin, le nommait « obor knèze » de trois nahiés : Kragujevac, Rudnik et Čačak. Et lorsque Hadži Prodan souleva la population de Požega, c'est Miloš qui fut chargé d'étrangler ce mouvement. Hadži Prodan se réfugia en Hongrie, et un grand nombre de notables serbes impliqués dans ce soulèvement furent envoyés à Belgrade, où Miloš accourut pour les sauver.

La fin de 1814 et le commencement de 1815 furent terribles pour le peuple serbe. On soumit aux tortures les plus affreuses les malheureux Serbes, et l'on fit d'eux un véritable carnage. Les rues de Belgrade étaient bordées de longues rangées d'hommes empalés, dont les souffrances délectaient la vue de Souleïman Pacha, qui se plaisait à se promener à cheval à travers ces espaliers d'horreur. Les notables pressèrent de nouveau Miloš à se soulever, mais celui-ci attendait pour le faire une aide extérieure. Les émigrés travaillaient à l'étranger, la Russie recommençait à s'intéresser aux Serbes (elle avait délivré Kara-Georges de la prison autrichienne et l'avait fait amener en Bessarabie).

Malheureusement les souffrances des Serbes ne touchaient pas beaucoup l'Europe, et leur insurrection ne l'intéressait pas. Aux requêtes désespérées que les Serbes adressèrent au Congrès de Vienne — sur le conseil de la Russie — fut faite une réponse négative. La note russe déposée au même Congrès en 1815, exposant tous les méfaits turcs et invitant les nations chrétiennes à venir en aide à leurs coreligionnaires opprimés, eut le même sort. L'évasion de Napoléon de l'île d'Elbe détourna l'attention de l'Europe de la Serbie.

Au début de 1815, Souleïman Pacha appela à Belgrade tous les knèzes et tous les notables serbes. La plupart n'osèrent pas répondre à cette invitation. Miloš vint. Il supplia le pacha de permettre au peuple de déléguer une députation à Constantinople à l'effet de demander grâce à la Sublime Porte. Souleïman y consentit et congédia tout le monde à l'exception de Miloš, qu'il garda auprès de lui. Rentrés chez eux, les knèzes se mirent à organiser un nouveau soulèvement,

B.D.I.C

et cette fois-ci Miloš, à qui Souleïman avait montré la tête coupée de Stanoje Glavaš, commença à se rendre à l'évidence et à comprendre qu'il fallait agir. Ce n'est qu'à grand peine et à force d'adresse qu'il parvint à quitter Belgrade et à gagner ses nahiés. Il hésitait encore à se lancer dans une nouvelle et si périlleuse tentative sans le secours de l'étranger; mais les événements l'y obligèrent. L'insurrection éclata dans la Jasenica de Kragujevac et dans la Gruža. Les insurgés se rassemblèrent à Rudnik et prirent la forteresse. Alors, Miloš se mit à la tête des insurgés, à Takovo, le jour de la fête des Rameaux. Les Turcs ayant été battus à Palež, la communication fut établie avec la Syrmie, et les émigrés commencèrent d'affluer en Serbie. Les Serbes s'emparèrent de Valjevo, Ljubić, Kragujevac, Požarevac, Kraljevo.

En présence de ces succès, la Porte envoya deux armées contre les Serbes : l'une, de la Bosnie, sous Kourchid Pacha, et l'autre de la Roumérie, sous Marachli Ali Pacha. C'est alors que Miloš montra toute son habileté politique. Il alla au-devant de l'armée bosniaque qui passait la Drina, et dépêcha une lettre à Kourchid Pacha, à Zvornik, dans laquelle il expliquait à celui-ci que les Serbes s'étaient soulevés uniquement à cause des tortures et exactions dont ils étaient victimes. Après la victoire de Dublje, il entreprit son œuvre véritable de réconciliation. Il alla dans le camp de Kourchid et finit par obtenir une pièce écrite reconnaissant l'accord intervenu et renfermant la promesse qu'à l'avenir les Serbes seraient mieux traités. En même temps, Miloš entamait des négociations avec Marachli Pacha et permettait à un détachement turc de traverser le pays et d'entrer à Belgrade, tandis que les Turcs, de leur côté, autorisaient une députation serbe à se rendre à Constantinople. Miloš alla négocier à Čupria avec Marachli. Il demanda que les priviléges du traité de Petar Ičko, en 1806, fussent appliqués effectivement. Marachli remit sa décision jusqu'au retour de la délégation, mais, en attendant ce retour, il conclut un armistice avec Miloš et demanda à Kourchid d'en faire autant.

La défaite de Napoléon à Waterloo eut une répercussion favorable sur l'attitude de la Porte vis-à-vis des Serbes. Miloš et Marachli sont en très bons termes. Après le retour de Constantinople de la première délégation serbe, Miloš en envoie une seconde, et la Russie, délivrée des soucis européens, intervient auprès de la Porte en faveur des Serbes. La Porte cède, donne l'ordre à Kourchid de se retirer en Bosnie, et confie à Marachli la mission de la réconcilier avec les Serbes. La nouvelle députation serbe trouve ainsi le terrain déblayé à Constantinople. Néanmoins, les Turcs recommencent à user de leur politique de biaisement et de promesses pour tromper les Serbes et leurs protecteurs russes. Miloš et Marachli arrivent à une entente verbale en vertu de laquelle les Serbes sont autorisés à lever les impôts eux-mêmes; dans les nahiés, à côté de chaque mousselime (juge) turc siégera un knèze serbe, dans les procès où des Serbes seront

partie; à Belgrade était instituée la Chancellerie Nationale, c'est-à-dire la réunion de tous les knèzes, le supreme corps administratif et judiciaire du peuple serbe.

A partir du 25 octobre 1815, Miloš commença de remplir ses fonctions de knèze suprême. Le 9 novembre, la Chancellerie Nationale fit connaître aux Serbes que la paix était rétablie, et Miloš se rendit avec les knèzes au milieu du peuple pour lui expliquer le nouvel état de choses. Toutefois, c'est en 1816 seulement que Marachli reçut huit firmans qui avaient la prétention de donner satisfaction aux desirata serbes, mais qui, en réalité, leur opposaient une fin de non-recevoir; ces firmans pouvaient servir en même temps de réponse à la Russie, en exécution de l'art. VIII du traité de Bucarest. La fausseté de cette situation se faisait péniblement sentir en Serbie, et Miloš fut obligé, à un moment donné, de demander à la Porte la solution définitive de la question serbe. Il lui fut répondu que cette solution avait été apportée par les huit firmans.

A ce moment arriva à Constantinople, en qualité de Ministre de Russie, Gligorié Alexandrovic Stroganoff, qui avait pour mission de fixer les rapports de la Russie et de la Turquie dans le sens du traité de Bucarest, et de régler également la question serbe. Stroganoff, un homme d'une haute intelligence et d'une grande activité, se consacra avec ferveur à l'accomplissement de sa mission. Il eut d'abord des conférences avec la Porte; ensuite il remit à celle-ci un mémoire écrit, qu'il lui présenta à nouveau en 1817. La Porte, surprise de cette action énergique, s'occupa à préparer sa réponse; mais, simultanément, elle procédait au renforcement des garnisons en Serbie et à des préparatifs de guerre. L'insistance de Stroganoff allant croissant, et ses demandes se faisant toujours plus énergiques, la Porte eut, une fois de plus, recours à son stratagème favori: elle joua Stroganoff en s'attachant à nouveau Miloš, qui fut comblé de bienveillance par Marachli. Miloš en profita pour fortifier sa position dans le pays. Il se débarrassa de quelques notables de l'opposition et tenta une action contre les émigrés, notamment contre Kara-Georges, qui s'étaient mis en rapport avec les hétérées grecques et travaillaient avec elles au soulèvement des chrétiens en Turquie, à l'effet de les délivrer du joug ottoman. Cette action des émigrés dérangeait les plans de Miloš. Sur sa demande, le Gouvernement russe retira leurs passeports aux émigrés et plaça ceux-ci sous la surveillance de sa police. Kara-Georges, décidé à revenir en Serbie, s'échappa de Bessarabie, gagna la Roumanie et de là la Serbie, où il se réfugia chez son parrain Vujica Vulićević, dans la Jasenica de Smederevo. En apprenant l'arrivée de Kara-Georges et ses intentions, Miloš, de concert avec Marachli, résolut de le faire tuer; et Kara-Georges, le héros national, qui avait combattu les Turcs pendant neuf ans pour délivrer son peuple, fut assassiné le 13 (25) juillet 1817, à Radovanje.

(A suivre.)

DRAG. STEFANOVIĆ.

B.D.I.C

IV. — Contes.

Au puits.

Par LAZA K. LAZAREVIĆ (1)

Le vent soufflait. Sur les sillons des champs flottaient, comme de blancs fantômes, d'immenses flocons de brouillard ; ils se traînaient du côté où les poussait le vent et, en de tout petits cristaux blancs, s'attachaient à votre barbe et à vos moustaches et au poil du cheval. C'est bien comme je le dis : si ce ne sont pas des mouches, c'est du givre. Les pieds vous gèlent, vos yeux pleurent. Déjà même l'eau-de-vie ne parvient plus à échauffer le cœur, et vous vous retournez avec impatience pour apercevoir enfin un toit et un hôte hospitalier.

Quant à moi, ma foi, je sais où aller. Je vais chez Matija Djenadić. Voilà sa maison. Elle se reconnaît au prunier, planté devant, et auquel on voit, jour et nuit, pendue une *catura* (2) d'eau-de-vie double.

En goutte qui passe ! Voilà comme l'entend Matija. Et quiconque entre chez lui est reçu à bras ouverts.

Mais je préfère ne pas raconter, il faut voir, vous dis-je. Quelle maison que cette ancienne *zadruga* (3), toute une armée ! Allez-y seulement un soir. Si l'on compte sur votre visite, une des brus ira à votre rencontre jusque sur la route, un flambeau à la main. Une autre vous attendra dans la prunelarie, la troisième sera devant la maison, la quatrième chassera les chiens, la cinquième s'occupera à la cuisine, la sixième dans la chambre où l'on vous conduira ; une vraie noce ! Et chez eux tout est gaieté, modestie, contentement. Que Dieu vous garde d'une querelle avec un des leurs, car ils comptent six soldats ayant fait leur congé et un septième en ce moment sous les drapeaux, à Belgrade.

Ils n'ont pas besoin de la *moba* (4) ; à quoi bon, avec tant de bras disponibles ? Ils ont trois charrues qui travaillent sans répit et quand les marchands font leur tournée pour acheter les cochons, la ceinture de Matija prend de belles dimensions.

Je connaissais leur Arsen quand il était encore garçon. Il tirait de sa ceinture ses *dvojnice* et flûtait toute la sainte journée près de la maison de Burmazović. C'est que Bourmazović a une fille et une fameuse ! Si vous passiez à cheval devant elle, comme on dit chez nous, et qu'elle vous jetât un seul regard, la tête vous tournerait que vous tiendriez à peine en selle.

Mais Arsen s'était habitué à ces yeux-là et ne les craignait plus. Il se hissait sur une planche de la clôture, s'appuyait du coude sur une autre,

(1) Lazarévić, né le 1^{er} mai 1851, mort le 29 décembre 1890, est le meilleur romancier serbe. Il n'a écrit que huit nouvelles, mais chacune d'elles est un chef-d'œuvre. (Note du trad.)

(2) On appelle *catura* une gourde en bois dont se servent les paysans des Balkans. (Note du trad.)

(3) La *zadruga* est l'association de plusieurs familles ayant un ascendant commun. Ses membres sont placés sous les ordres de l'ainé mâle de l'association qui commande et administre. (Note du trad.)

(4) Les chefs de *zadruga*, aux époques des travaux agricoles urgents, tels que moissons, vendanges, etc., réclamaient le concours des jeunes paysans du voisinage. Ce concours, dit *moba* (corvée), leur est accordé gratuitement, à la charge de nourrir les travailleurs. (Note du trad.)

et, le visage dans le creux de sa main, il faisait la causette avec la jeune fille.

— J'ai vraiment peur, disait-il, d'en parler au père ; et, quand au grand-père, pour rien au monde je n'oserais lui en souffler mot, quand même on viendrait me dire que je ne t'épouserai jamais.

Anoka ne rougit pas alors autant que l'exigeaient les convenances. De dessous ses paupières, elle lui jeta un regard malin, fit un mouvement de côté et, dissimulant sa colère, lui répondit :

— C'est bien, ne parle pas. J'épouserai Philip Maričić.

— Qui ça ? Crois-tu que je te donnerai jamais à un autre ? Je ne lui laisserais pas un lambeau de chair sur les os, à celui qui oserait seulement te toucher du bout du doigt.

Anoka, en enfant gâtée, frappa la terre du pied, se redressa de toute sa hauteur, releva la tête et les yeux à demi-clos :

— Tiens ! lui dit-elle. Alors je devrais filer des cheveux gris ! Tu es bon, toi !

Mais Arsen ne l'entendait plus. Il la baissa sur la gorge, lui saisit la main et l'attira à lui, vers la clôture. Elle se défendit bien un peu, mais se rapprocha de plus en plus ; un feu mystérieux l'embrasa quand elle sentit sa taille serrée par une main d'homme.

Elle eût été bonne fille si seulement Burmazović ne l'avait pas tant gâtée. Mais comment aurait-il fait ? Au moment du choléra, il avait perdu tout de monde dans sa maison. C'est pourquoi il gardait Anoka comme on conserve une goutte d'eau dans le creux de la main. Il ne faut pas gâter un enfant ni céder à tous ses caprices, quand même ce serait le seul enfant du monde entier. Mais pas du tout !

Ce soir-là Arsen rentra tout pensif à la maison. Contrairement à son habitude, il pénétra d'abord dans le cellier, et, à l'aide d'une pipette, tira d'un tonneau et absorba une large rasade ; et pourtant, il n'était pas buveur. Puis il s'assit sur une bûche et resta tout seul dans l'obscurité à regarder l'animation de la cour. Par la porte ouverte de la cuisine, on entendait le feu pétillement ; la flamme rouge léchait la marmite et la crêmaillère. Arsen lui-même commençait à avoir chaud et s'étonnait que la chaleur de cette flamme, là-bas, dans la cuisine, vînt jusqu'à lui.

Des ombres noires d'hommes et des chiens traversaient de temps à autre la cour, en passant devant le feu. On entendait le piétinement des chevaux dans l'écurie ; devant le hangar, on détalait les bœufs avec lesquels Nenad était à l'instant arrivé, revenant de la ville. Puis c'était une poule qui tombait du mûrier servant de perchoir et, battant de l'aile, rentrait se nicher près de ses compagnes. Parfois des mots sonnaient clairement dans le silence du soir. Une souris s'était aventurée à ronger la bûche sur laquelle Arsen était assis.

La tête commença à lui tourner. Il entendit d'abord comment le cœur lui battait au-dessous du sein gauche : il en fut comme effrayé. Puis, tout d'un coup, il partit d'un éclat de rire comme un fou, sans cause, sans rime ni raison. Ensuite il se mit à pleurer, sans savoir davantage pourquoi. Au milieu de son rire, comme à travers ses larmes, Anoka lui apparaissait dans une ombre indécise, lui étreignant et arrachant le cœur de façon si étrange qu'il croyait en mourir à l'instant. Il s'appuya sur le tonneau de vin, dans lequel il avait puisé un instant auparavant, et s'imagina entrer en agonie mais une agonie douce, comme si Anoka l'embrassait et que le fougueux cheval d'Ostoja l'emportait au loin. Ainsi il advient à quiconque se grise pour la première fois.

A peine venait-il de s'endormir que Velinka, un flambeau à la main, entra sous le hangar pour y chercher quelque objet. Elle fit un soubresaut en voyant Arsen sur la bûche, près du tonneau, la pipette à la main. Elle s'approcha de lui craintivement et lui toucha l'épaule :

B.D.I.C

— Mon bijou! (1)

Arsen ouvrit des yeux injectés de sang.

— Tu es gris, mon bonhomme!

Ces mots lui firent comprendre son état. Il dit presque gaiement :

— Je suis gris!

— Et pourquoi cela, mon bon?

— C'est que je veux tuer Philip Maričić!

Il brandit la pipette au-dessus de la tête, la jeta par terre où elle se brisa, et se mit à rire.

Velinka rit aussi.

— Et pourquoi, mon trésor? Qu'est-ce qu'il t'a fait, ce Philip?

— Il veut épouser Anoka.

— Eh bien! Qu'il l'épouse!

— Mais je ne le permets pas.

Il fit un petit mouvement en avant et voulut se lever, mais ses épaules étaient en si agréable contact avec le tonneau qu'il retomba, malgré lui, dans sa première position.

Velinka se tordait de rire.

— Et pourquoi, mon trésor? Est-ce que toi, tu veux l'épouser?

— Mais naturellement.

A peine eut-il dit cela qu'il se sentit gêné. Se tournant vers le baril, il se mit à pleurer, et à travers ses larmes :

— Eh bien, oui! Mon frère s'est bien marié, lui. Je veux me marier aussi, moi... oui, oui!

Il voulut confirmer sa résolution par un coup de poing sur son genou, mais sa main, sans demander la permission, s'abattit sur la bûche. Pour la punir, il la porta à sa bouche et la mordit.

Velinka riait de plus en plus fort.

— Oh! le pauvre enfant! Mais tu l'époueras, mon trésor, ne t'inquiète pas! J'en parlerai ce soir au père qui le dira à grand'mère, et grand'mère aura bientôt arrangé la chose avec grand-père, et comme il faut. Allons, que je t'emmène coucher, que grand-père ne te voie pas dans un pareil état, pauvre malheureux! Viens dormir et ne t'inquiète pas: nous te trouverons une femme... ce sera Anoka, si tu veux.

— Mais oui, je le veux!

Et la jeune femme conduisit son ivrogne de beau-frère à travers l'obscurité jusqu'à sa chambrette. Elle l'enveloppa dans sa couverture et s'en alla à la cuisine conter à ses belles-sœurs ce qui venait d'arriver.

Mais la nouvelle ne fit plaisir à aucune. Elles s'égayèrent bien de l'aventure, elles aussi, mais d'un rire qui ne venait pas du cœur.

— Elle n'est pas faite pour notre maison.

— C'est une coquette.

— La coquetterie passe encore! Mais ce qu'elle est gâtée, mon Dieu!

— Elle mettrait la discorde entre nous!

Matija Djenadić est un homme bien vieux. On voit sur son front la cicatrice d'une blessure qu'il a reçue dans le retranchement de Hajduk-Veljko (2.) Non seulement sa famille, mais aussi tout le village l'appelle *djedo* (grand-père).

Il a perdu sa femme depuis longtemps, à l'époque où on fuyait les Turcs. Son frère aîné, en mourant, lui a laissé une belle-sœur qui partage avec lui l'autorité patriarchale; elle s'appelle Radojka. A table, elle s'assied à la droite du grand-père et il ne se fait rien de quelque importance dans la

(1) Même dans la langue usuelle, les Serbes emploient comme appellatifs affectueux des termes tels que : mon bijou, mon âme, mon coco, ma joie, ma maison, etc.

(2) Hajduk-Veljko est un des plus grands et des plus populaires héros de la première révolution serbe (1804-1813).

maison sans qu'elle donne son avis ou que le grand-père lui demande au moins conseil. Elle comprend très bien sa position et n'en abuse pas. Le grand-père lui demande par exemple :

— Que penses-tu, belle-sœur, du bois de Maričić? Allons-nous le louer?

— Comme tu voudras, frère, c'est à toi, l'homme, de décider.

Elle baisse la main au grand-père, et tous les autres hommes et femmes, ce qui n'est pourtant pas l'habitude dans notre village, lui baissent la main, à elle.

Outre Matija et Radojka, le conseil de famille comprend encore un autre membre : c'est Blagoje, le fils aîné du grand-père et le père d'Arsen. C'est à eux trois uniquement qu'on s'adresse pour tout ce qui regarde la maison; tous les autres leur obéissent aveuglément. Si Matija est sorti pour payer les impôts, que Radojka soit partie pour l'église et que Blagoje ait soigné le bétail, c'est alors dans la maison comme dans une école d'où le maître est absent. Tout le monde est d'accord, tout le monde est joyeux et aimable, et c'est à qui profitera le mieux de l'occasion pour bien plaisanter et rire. Mais dès que l'un des trois personnages apparaît, de suite revient l'ordre, le sérieux et l'obéissance. Il leur arrive parfois de s'éloigner avec intention, pour que les enfants s'amusent et que les hommes hument à leur aise.

Le grand-père était... était... comment vous dirai-je? Vous le savez bien, un vieillard, c'est presque un enfant. Il éclate quelquefois pour la moindre bagatelle, il gronde, tempête, crie et, ma foi, va même jusqu'à frapper. Une autre fois, il est mou comme du coton; il appelle les enfants pour les caresser et leur donne à chacun un sou; puis un rien l'attriste. Il dit, par exemple :

— Voilà, je suis resté comme un arbre desséché sur la montagne!

Puis il se met à pleurer.

Jeunesse-folie, vieillesse-faiblesse (1)!

Le lendemain de la débauche d'Arsen, Blagoje, tout soucieux, vint à Radojka :

— Tante, notre Arsen, sauf le respect que je te dois, s'est épris de la fille de Burmazović.

— Arsen? Celui que nous avons proclamé garçon (2) cet été?

— Celui-là même.

— De la fille de Burmazović, dis-tu?

— Oui.

— D'Anoka?

— Oui, d'Anoka.

— Elle n'est pas faite pour notre maison.

— C'est ce que je trouve aussi. Mais lui, sauf le respect que je te dois, il est fou d'elle. Velinka m'a raconté qu'il s'est mal conduit hier.

— Qu'est-ce qu'il a fait?

— Ne va pas le dire au grand-père, je t'en prie?

— Dieu m'en garde!

— Voilà. Velinka me dit qu'il s'est grisé et qu'il criait contre Philip Maričić, disant qu'il allait le tuer parce que... ce Philip, tu sais... fréquentait aussi là-bas.

— Tiens, tiens!

La vieille femme devint pensive. Enfin, elle dit :

— Je vais en parler au grand-père pour savoir ce qu'il en pense.

— Seulement, je t'en prie, pas un mot de ce qu'il a fait.

(1) Proverbe serbe : *mladost-ludost; starost-slabost*.

(2) Dans la plupart des cas, les jeunes paysans serbes commencent à compter quand ils ont atteint la seizième année, et alors, dans une fête de famille (ou une réunion publique), on les « proclame garçons ». Dès lors, ils ont le droit de fréquenter les réunions que tiennent les paysans, dimanches et fêtes, et dans lesquelles on chante et l'on danse (chaque paysan a sa « promise », sa bien-aimée). (Note du traducteur.)

— Naturellement.

Le grand-père, quand Radojka lui eut tout raconté, se mit à réfléchir. Enfin, il branla la tête :

— Tu sais, belle-sœur, c'est toujours comme ça. J'ai entendu dire aux anciens qu'il ne faut pas empêcher les enfants dans de pareilles affaires. Nous avons, grâce à Dieu, une grande maison. Nous sommes bien quatre-vingts, si je ne me trompe.

— Ma foi oui, et plus.

— Oui, grâce à Dieu, et si le bon Dieu le veut, Anoka fera comme nos autres enfants.

— Espérons-le !

Quelques jours après, Anoka disait à une amie : « Je le savais bien ! Il faut que tout marche à ma volonté. Tu irais dans neuf villages et plus avant pour trouver une fille comme moi. » Puis elle tira de son sein un petit miroir pour se friser les cheveux.

Entrée dans la maison des Djenadić, elle resta malheureusement l'enfant gâtée qu'elle avait été chez son père.

Elle savait toujours tout mieux que les autres. Il fallait toujours qu'elle eût raison.

Elle ne voulait pas faire ce qu'on lui ordonnait. Elle disait : « Je n'ai jamais fait cela chez mon père. Pourquoi pétrir le pain pour toute une armée ? Un pain me suffit à moi et à mon Arsen. »

Aucune des femmes n'osait dire mot. Elles se plaignaient bien parfois à leurs maris, mais qui aurait osé porter l'affaire devant Radojka et le grand-père ?

Longtemps elles la supportèrent, dissimulant leurs ennuis. Elles faisaient toute sa besogne et se pliaient à ses caprices. Il y avait quelque chose d'impératif, de tyannique dans l'attitude d'Anoka, qui semblait commander l'obéissance. Peut-être était-ce aussi sa beauté qui en imposait tant aux autres femmes de la maison. Les belles-sœurs la critiquaient bien entre elles, mais elles prenaient sa cause et la défendaient devant les vieux et les étrangers. Et Dieu sait jusqu'à quel point serait allée leur patience silencieuse ! Mais Anoka ne comptait pas encore six mois de présence dans leur maison qu'elle se mit, de plus en plus, à faire le diable à quatre. Elle se permettait même certaines choses qu'il n'est pas convenable de raconter, par exemple, ce qu'elle répondit quand on l'appela pour aider à planter des choux, ou quand une de ses belles-sœurs la pria de lui garder son enfant. A la fin, elle voulut s'habiller autrement et mieux que les autres. Le pauvre Arsen lui expliqua que c'était le grand-père et Radojka qui achetaient les vêtements à tous, et que, pour rien au monde, il n'oseraient demander au grand-père d'acheter à elle toute seule un nouveau corsage en velours ; mais elle lui répondit que c'était avec lui, Arsen, et non avec le grand-père qu'elle s'était mariée, et qu'elle irait demander à son propre père de lui acheter le corsage, puisque son mari était si pauvre hère et si peureux, au point de n'oser acheter à sa femme même une aiguille, sans la permission du vieux bonhomme ! Arsen eut le cœur serré ce jour-là. Si seulement elle ne l'avait pas regardé avec de pareils yeux, il lui aurait fait entendre raison.

Il lui arrivait parfois de porter la main à sa ceinture, de saisir sa pipe, ou d'empoigner un bâton pour la battre ; mais dès qu'elle le regardait en face et relevait la tête, il restait les bras ballants comme devant un évêque.

Elle continua à se rendre de plus en plus insupportable et à faire tout ce qui pouvait être désagréable aux autres. Elle laissait les chiens pénétrer dans la cuisine et vider les casseroles pleines de viande. Quand elle descendait à la cave tirer du vin, elle fermait si négligemment le robinet que le tonneau se vidait. Elle laissait brûler le pain et il fallait le jeter aux cochons.

Elle portait en semaine ses vêtements du dimanche. Quant aux enfants, elle ne s'en souciait pas le moins du monde ; ce fut à cause d'elle qu'un enfant de Jovanka tomba dans la chaux vive. Il n'était pas une seule de ses belles-sœurs à qui elle ne donnât un sobriquet. Elle appelait Radojka « la sorcière » et le grand-père « la peste ». C'était chaque jour une nouvelle lubie, une nouvelle insolence ; et au moindre reproche, elle menaçait de suite de retourner chez son père.

Les femmes ne pouvaient plus la supporter. Le jour où vint son tour de tenir la maison en ordre elle se rendit à la foire. Ses compagnes se réunirent alors en catimini.

— Ma foi, mes amies, je ne sais quel péché nous avons commis pour supporter cela ?

— Moi non plus.

— C'est une vraie calamité !

— Dieu seul peut nous venir en aide.

— Cela ne peut pas durer comme cela. Non, certes !

— Parlons-en à la tante, elle le dira au grand-père.

— Alors, dis-le, toi, Selena !

— Et pourquoi moi ?

— N'a-t-elle pas dit que tu lui avais volé son bracelet ?

— Mais elle t'a bien dit, à toi, que ton mari était un sauvage !

— N'a-t-elle pas dit aussi à Mirjana qu'elle mourait de faim avant son mariage.

— Et à Velinka qu'elle a mis au monde un bâtarde.

Et malgré tout, les jeunes femmes n'auraient probablement pas eu le courage de parler de cela à Radojka, si cette dernière n'avait pas tout vu et tout entendu depuis longtemps déjà, et si Arsen lui-même n'était pas allé se plaindre au grand-père, le lendemain du jour où Anoka déchira son corsage tout neuf, en passant près du bûcher.

Arsen était un homme paisible. Dès l'enfance, il avait appris à obéir, et rien de plus. Il n'aurait même pas su vendre du bois, si on ne lui avait pas dit ce qu'il fallait demander, et à quel prix il pouvait consentir.

Le grand-père, quand Arsen alla le trouver, était seul dans sa chambre. Incapable de faire autre chose, il épluchait des noix.

Arsen enleva son bonnet et s'avança pour lui baisser la main.

Le visage du vieillard s'assombrit. Il ne leva pas la tête, ne tendit pas la main à son petit-fils, et lui dit seulement d'un ton sec :

— Bonjour.

— Grand-père, je t'en prie, je... il n'y a pas... c'est déshonorer notre nom !

Le grand-père le regarda, les sourcils froncés.

— Je... continua Arsen, il n'y a pas... ne te fâche pas.

Le grand-père releva tout à fait la tête. Il jeta loin de lui le sac de noix d'un geste de colère et sa bouche édentée laissa tomber ces mots irrités :

— Je sais tout. Tu n'es donc pas un homme, sacrebleu ! C'est toi qui a déniché cette... cette...

Il se tut un moment.

— Cette... une pareille... Tu veux donc chasser tout mon monde de la maison ?

Arsen, le pauvre diable, resta bouche bée en voyant que le grand-père savait tout. Sa voix se fit plus faible.

— Grand-père, je t'en prie, je ne sais pas comment m'y prendre ! Par-donne-moi !

Il voulut lui baisser la main.

Le grand-père retira sa main.

— Va-t'en, ne viens pas me souiller la main ! Tu n'es pas un homme.

Arsen tourna la tête vers le mur et, se cachant ses yeux avec la manche de sa veste :

— Fais de moi et d'elle, dit-il, ce que tu voudras ! Tue-moi, et elle, chassela ? Seulement ne me repousse pas, je t'en supplie, par le Dieu vivant !

A ces mots, la barbe du grand-père eut comme un frisson. Le vieillard voulut dissimuler son émotion. Il se redressa orgueilleusement et leva la tête vers le plafond en l'inclinant un peu sur l'épaule.

— Ecoute, mon enfant, c'est toi qui l'as choisie. T'ai-je dit : « Epouse-la » ou « Ne l'épouse pas » ?

— Non, Dieu me garde de dire cela ! Je suis le seul coupable.

La barbe du grand-père eut un nouveau frisson. Il se raidit plus encore pour prendre un air important.

— Et c'est moi, maintenant, qui dois réparer tes fautes.

— Oui, Dieu et moi !

— C'est que je ne sais comment m'y prendre.

Si Radojka avait été là, elle aurait remarqué, dans les yeux à demi clos du vieillard, un éclair de ruse enfantine qui laissait voir que le bonhomme avait confiance en lui-même, quoi qu'il dise.

— Fais comme Dieu t'inspirera ! dit Arsen.

— Et... toi... elle... comment dirais-je... tu la trouves vraiment insupportable ?

Arsen se troubla... Il aurait voulu ne pas répondre, mais le grand-père le fixait obstinément, les yeux dans les yeux.

— Elle est querelleuse.

— Je sais, je sais. Mais je te demande : Lui portes-tu de l'intérêt ?

Nouveau silence d'Arsen. Il aurait bien voulu éluder la réponse ; mais le grand-père, également silencieux, attachait sur lui un regard obstiné.

— Sans doute, dit Arsen, Burmazović l'a trop gâtée. Tu sais, il n'avait qu'elle ?

Le grand-père simula un geste d'impatience :

— Veux-tu répondre à ce que je te demande ? Je te demande : Dis-moi, aimes-tu Anoka ? Voilà ce que je veux savoir.

Arsen baissa la tête, mit le nez dans le creux de sa main, secoua les épaules de droite à gauche, et, tout honteux, répondit avec effort :

— Je ne sais pas.

— Mais il faut que tu le saches, parce que je jugerai, d'après cela, ce que j'ai à faire, pour que tu sois content et que tu ne viennes plus te plaindre.

— Moi ? Me plaindre ? Jamais !

— Bon. Maintenant, va-t-en ; je veux réfléchir.

Quiconque sait voir eût tout de suite pu remarquer, sur le visage du grand-père, qu'il avait déjà décidé ce qu'il devait faire et qu'il était content de son projet.

Le soir de ce même jour les hommes vinrent prendre place à table, chacun d'après son rang, comme d'ordinaire. Sauf Radojka, pas une seule femme n'était assise à la table. Au village, les femmes mangent à part, tandis que deux ou trois d'entre elles servent les hommes.

C'était justement le tour de service pour Anoka.

Pendant que ses deux compagnes apportaient, enlevaient les plats et versaient à boire, elle s'était adossée à la porte et se grattait le nez.

Le grand-père ne la regarda même pas. Tout le monde se taisait. Le cœur de Radojka battait fort, bien fort. Et dire qu'Anoka ne se doutait de rien !

Le souper fini, les hommes firent le signe de croix et attendirent que le grand-père se levât pour se retirer aussi.

Le vieillard repoussa son morceau de pain, sa cuiller et sa fourchette,

et remit son couteau dans la gaine. Il s'appuya des coudes sur la table, regarda tout autour de lui et arrêta son regard sur Anoka.

B.D.I.C

Celle-ci eut un frisson. Elle laissa tomber ses mains, se redressa, et voulut sortir.

— Attends, toi, ma fille ! s'écria le grand-père d'une voix extraordinairement claire.

Tout le monde sursauta.

— Toi, mon enfant... toi, j'ai entendu dire de toi... tu n'es pas contente du tout de ma maison, ni de mon monde !

Qui a jamais vu femme répondre ? Anoka elle-même garda le silence, mais elle se serra la cuisse, de sa main crispée, si fort que ses ongles s'enfoncèrent dans la chair.

Le grand-père, le visage toujours calme et sur le même ton, continua :

— Je ne l'entends pas ainsi, de mon vivant du moins. Je ne permettrai pas que, dans ma maison, un de mes enfants mène une vie de galérien. On m'a dit que ces femmes (et sa barbe montra la cuisine)... que ces femmes te cherchent querelle et sont méchantes pour toi. Mais c'est moi qui suis le maître ici !

Anoka remarqua, sur le visage ridé du grand-père, une expression méchante. Et pour la première fois elle éprouva, outre la haine, un sentiment de crainte.

— Elles sont toujours à te taquiner. Elles veulent toutes que tu t'éreintes pour elles, et que tu fasses leur besogne. Comme si tu sortais d'une maison de pauvres gens !

Il se montrait si maladroitement aimable et tendre, qu'Anoka sentit ses cheveux se dresser sur sa tête :

— Mais je ne veux pas de cela ! Je suis vieux et faible, et il m'est difficile de contenter tant de monde. Et maintenant je ne veux plus, je...

Il avait les yeux durs, les lèvres frémissantes. D'une voix enrouée et terrible, il cria :

— Vous tous, — toi, Radojka, écoute aussi, et toi Blagoje, et vous tous les autres, — je vous ordonne à tous, à vous et à vos femmes, d'obéir en tout à celle-là (et il désigna Anoka d'une main tremblante comme un roseau) ; je veux qu'elle ne fasse absolument rien dans la maison, pour ne pas salir ses mains de dame. Je ne veux même pas qu'elle aille tirer le vin de la cave. Dieu écrase quiconque lui désobéira ou l'offensera !

Il se releva brusquement. Pauvre vieillard ! Majestueux et pourtant ridicule et triste en même temps. En sortant, il tremblait comme de la gelée sur un plat.

Tous les autres firent le signe de croix, se levèrent, passèrent devant Anoka sans lui dire mot, s'écartant de peur de la toucher.

Affolée de rage, elle courut à la cuisine vers les femmes.

— Avez-vous entendu, vous autres ?

Etre femmes et ne pas entendre !

— Je veux qu'on dresse mon lit au-dessous du tilleul. Qu'on m'apporte le matelas du grand-père, l'oreiller de Radojka, la couverture de Blagoje ; et toi, Petrija, qui as un frère en prison, tu vas déloger les poules du tilleul. Je veux que tu restes toute la nuit debout près de moi. Et quiconque ne m'obéira pas, « que Dieu l'écrase ! » Hé, vous autres, avez-vous entendu ?

Mon Dieu ! L'homme est, parfois, vraiment pire que la bête.

Personne ne dit mot. Ils étaient tous comme paralysés par la crainte, et surtout par ces mots du grand-père : « Que Dieu l'écrase ! »

Arsen s'était enfui là-bas, dans la grange, entre les gerbes, et voulut y dormir, mais en vain, le sommeil n'est pas une couverture dont vous pouvez vous envelopper la tête à votre gré.

Et on dressa le lit à Anoka.

Oui, mais il n'est pas aussi facile de s'endormir qu'elle le pensait. Elle se sentit alors isolée, toute seule, ce qui ne lui était jamais arrivé auparavant. Et cela sans un toit au-dessus de la tête, sur un cheval fougueux sans brides, dans un bateau privé de son gouvernail et ballotté par le vent. La fureur de son propre cœur se tournait contre elle-même, et il n'y avait là personne pour la protéger. Il lui semblait que le monde était bouleversé et qu'elle s'y trouvait la tête en bas.

Mais elle ne cérait pas, la méchante!

— Comment? Tu sommeilles, ver de terre, quand je t'ordonne de veiller? Veux-tu que Dieu t'écrase? dit-elle à Petrija.

Il faisait chaud sous les rayons de la lune comme en plein midi. Tout reposait et dormait, pour se réveiller bientôt, tandis qu'Anoka sentait quelque chose comme la mort s'emparer de plus en plus de son cœur.

Cela ne pouvait pas durer ainsi, mais que faire? Retourner à la maison paternelle: mais que dire? Le grand-père a commandé à tout le monde de m'obéir. « Non, il ne fallait pas y songer. »

Il se faisait de plus en plus tard. La nuit serait bientôt passée enfin, le jour viendrait et le soleil resplendirait; mais elle, la malheureuse, que deviendrait-elle? se montrer plus méchante encore, était-ce possible? Se réconcilier, comment? s'humilier? Jamais!

Ses pensées s'entre-croisaient, comme les fils d'un tapis, puis s'éclaircissaient, devenaient nettes, ne la laissant pas dormir; mais la fatigue triomphe et des passions, et de l'amour, et de la haine, et de la faim et de la soif. Toute une montagne pesait sur ses paupières et pourtant elle ne pouvait fermer les yeux: le temps lui semblait si long et si insupportable, et elle se sentait si mal à son aise, qu'elle aurait voulu à tout prix bouleverser le monde d'un revers de sa main, puis se mettre la tête sous une meule pour s'endormir, fut-ce du sommeil de la mort. Mais le grand-père ne pouvait commander au sommeil qui ne craignait pas sa malédiction.

Anoka se souleva. Elle vit au-dessus d'elle l'image sombre de Petrija.

Tout à coup quelque chose se rompit dans sa poitrine. La fibre chrétienne vibra dans son cœur, avec un éclat infini.

— Petrija, fit-elle, va te coucher.

Petrija ne dit rien et voulut s'éloigner.

— Petrija!

Petrija s'arrêta stupéfaite, comme plantée en terre.

O Dieu, quelle douceur! Quelles pensées! D'où viennent-elles, où vont-elles?

— Petrija, ma sœur, pardonne-moi!

Le cœur de la femme s'attendrit, trembla et déborda:

— Anoka, mon âme, que Dieu te pardonne!

— Petrija, ma sœur...

Elle la prit par la main, la fit asseoir près d'elle, l'embrassa, et toutes deux se mirent à pleurer.

Comme elles gémissaient doucement comme des nouveau-nés!

Tout faisait silence, on n'entendait rien sous la voûte céleste; seules les deux femmes s'étreignaient, s'embrassant et pleurant. Anoka baisait Petrija où elle pouvait et Petrija lui rendait ses baisers au front et à la gorge. La lune elle-même semblait avoir écarquillé les yeux à ce spectacle.

— Petrija, mon cœur, je vais mourir. C'est toi qui me baigneras (1), sœur. Tu mettras assez de menthe. Tu mordras une pomme et la mettras dans mon cercueil (2). Il n'y a que toi au monde qui m'aimes.

(1 et 2) Coutumes de funérailles qui datent du temps où les Serbes étaient encore païens et qu'ils ont conservées dans la religion chrétienne.

— Tais-toi, petite folle, comment, on ne t'aime pas? Mais tout le monde t'aime.

— Non, non, je le sais bien.

— Comment le saurais-tu, ma joie, puisque tu ne nous as jamais dit un seul mot! Je mourrais avant de permettre qu'on te dise une seule injure.

Nouveaux gémissements et nouveaux baisers.

— Et le grand-père?

— Le grand-père, mon âme, est un bon vieux. Va seulement à lui, comme cela, toute seule, et tu verras!

— Bon, j'irai! Adieu, mon cœur et si je... viens à mourir...

Petrija lui mit la main sur la bouche.

Anoka retira la main de Petrija et l'amena autour de son cou.

— Si je meurs, quand tu parleras de moi, oublie le mal que je t'ai fait. Et maintenant va, je t'en prie!

— Je ne te quitterai pas de toute ma vie.

— Mais je t'en prie, comme on prie le bon Dieu.

— Et toi, où iras-tu?

— Laisse-moi! Je suis si heureuse! Laisse-moi, au nom de Dieu et de ton enfant, laisse-moi! Tu ne peux t'imaginer comme je me trouve bien!

Petrija se retira derrière sa chambre à coucher, pour voir ce que ferait Anoka. Mais il faisait encore nuit et elle ne put voir comment Anoka allait à la chambre du grand-père et s'asseyait sur le seuil de la porte.

Le grand-père, lui non plus, n'avait pas fermé l'œil de toute la nuit.

Les coqs commencèrent à chanter, annonçant un nouveau jour et une nouvelle vie. Jamais leur chant n'avait paru aussi mélodieux à Anoka.

Le grand-père se souleva. Il rejeta sa couverture, fit le signe de croix, s'assit sur son lit les jambes croisées, et resta seul dans l'obscurité, ruminant toutes sortes de pensées.

D'autres coqs répondirent aux premiers.

Le grand-père se leva et voulut aller au puits.

Sur le seuil de la porte, à travers l'aube, il aperçut une forme humaine.

— Qui est là?

— C'est moi, Anoka, grand-père! Je veux mourir! Pardonne-moi, si tu peux!

Le grand-père sursauta et faillit tomber à la renverse.

— Mon enfant, se tuer est un grand péché. Ne pèche pas devant moi. Vois-tu cette chevelure? La brebis n'est pas plus blanche.

Anoka saisit la manche de la veste que le grand-père avait endossée, et la bâisa.

— Je suis bien coupable envers toi; j'ai mis la discorde dans ta maison. Au nom de Dieu, pardonne-moi!

Rien de plus facile que de faire pleurer un vieillard. Le grand-père fondit en larmes. Il lui saisit la tête de ses deux mains et l'embrassa.

— Viens ici, lui dit-il.

Elle le suivit dans sa chambre.

— Assieds-toi là!

Elle s'assit sur une banquette. Le grand-père sur le lit.

— Epluche-moi un peu de ces noix.

Elle éplucha les noix.

Le grand-père, tout content, la regardait faire.

Tous les deux gardaient le silence, mais leur cœur battait, et le jour entrait de plus en plus dans la chambre.

— Maintenant, viens par ici.

Elle le suivit à l'écurie, et donna à manger et à boire à tous les chevaux, comme il le lui ordonna. Elle n'eut peur d'aucun, pas même du cheval de Blagoje, qui a une tache blanche sur le nez, et qui mord et rive.

— Maintenant, viens par ici.

Il l'emmena à la porcherie. Elle cassa neuf citrouilles et les jeta aux cochons.

Les gens de la maison s'étaient réveillés et levés et les suivaient tous deux craintivement, les yeux écarquillés, se gardant bien de se laisser voir. Arsen était tellement stupéfait et troublé qu'il avait escaladé le noyer, et s'était caché dans le feuillage pour regarder pareil miracle, qu'on n'avait jamais vu. Le grand-père s'était rajeuni. Il dansait presque en marchant.

— Viens au puits.

Ils s'en allèrent au puits.

— Tire de l'eau!

— Verse!

Anoka lui versa de l'eau avec une gourde, et le grand-père employa tout le contenu du seau à se laver le visage et la tête.

— Essuie-moi!

Anoka lui dénoua les cheveux et se mit à les sécher. Il était facile d'essuyer l'eau, mais les yeux du vieillard étaient faibles et ses larmes coulaient sans cesse.

Le grand-père aperçut quelques-uns de ses gens dans la cour.

— Venez ici, vous autres! Pourquoi ne vous lavez-vous pas! Vous voyez, Anoka attend pour vous verser de l'eau.

Son visage exprimait une sorte de dignité enfantine.

— Venez tous, tous! Elle vous servira tous, la pauvre enfant! Et si elle disait à quelqu'un: « Verse-moi de l'eau! » tout le monde se récrierait contre elle.

Les hommes et les femmes, craintifs, s'approchèrent du puits; et comme s'ils eussent appartenu au grand monde, chacun dit à la jeune femme, après s'être débarbouillé : Merci!

Le visage d'Arsen s'éclaira. Il vint au puits, lui aussi écarta les jambes, se pencha en avant et tendit les mains :

— Allons!

Elle se mit à lui verser de l'eau.

Arsen était au septième ciel.

— Mais comment diable verses-tu? Toute l'eau me coule sur les manches.

— Attends, attends.

Et de la main gauche elle lui releva ses manches, tandis que, de la droite, elle continua à verser l'eau.

— A la bonne heure! Merci!

Petrija, inondée de larmes, courrait d'une belle-sœur à l'autre et leur chuchotait quelque chose à l'oreille, en brandissant les bras et en se frappant la poitrine.

Le grand-père, tout chancelant, rentra dans sa chambre. Il ouvrit son coffre et en retira un collier en vieux écus à têtes d'aigles. Il fourra le collier avec une serviette dans sa veste et retourna au puits. Tous avaient fait leurs ablutions, et c'était Anoka qui, à tous, avait versé de l'eau.

Une solennité mystérieuse planait sur ce spectacle et chacun croyait entendre quelque chose comme la voix de Dieu sur les eaux. Il ne manquait qu'un coup d'obusier (1) pour que tout le monde se signât.

Le grand-père promena son regard sur tout le monde avec un air de naïve dignité. Le pauvre, pauvre vieux!

— Et il n'y a donc personne pour lui verser de l'eau, à elle? dit-il. Tout le monde courut à la gourde.

(1) Dans les villages serbes, le coup d'obusier (ou de fusil) annonce le commencement des fêtes.

— Oui, à présent que je l'ai dit, vous voilà tous! Eh bien, c'est moi qui vais lui verser de l'eau! Allons, mon enfant, débarbouille-toi!

Je ne saurais vous dire ce qui tremblait le plus : des mains du vieillard ou du cœur d'Anoka.

Il l'essuya avec sa serviette et lui attacha le collier autour du cou.

— C'est toujours d'elle qu'il s'agit, la pauvre enfant, prononça-t-il. Mais, je vous le répète, retenez bien ce que je vous ai dit hier au soir : Que Dieu écrase quiconque l'offensera!

Gens! En vérité, le ciel lui-même parfois sourit et se réjouit. Le bipède le regarde, lève vers lui ses mains, et le soleil le pique au-dessous du sein gauche; et alors son âme, planant comme un encens invisible, atteint jusqu'à la coupole céleste. Oui, certes!

(Traduit du serbe par Milan V. Djordjević).

B.D.I.C

V. — Les amis de la jeunesse serbe en exil.

L'action du Comité Franco-Serbe de Paris.

Le Comité Franco-Serbe de Paris a été fondé en janvier-février 1915 par un groupe de dames françaises qui eut pour premières adhérentes : Mmes Juliette Adam, Victor Bérard, Georges Blondel, Auguste Boppe, Gaston Bouniols, comtesse St. de Castellane, Ernest Denis, Jules Ferry, Georges Gaulis, Gustave Gompel, Emile Haumont, Georges Lacour-Gayet, Max Leclerc, Félix Leguet, Isabelle Massieu, A. Ménard-Dorian, Albert Métin, Victor Morax, comtesse J. Murat et Alfred Rambaud.

Les fonds ont été administrés par M. Arnold Naville, trésorier, 10, rue Auber.

Les distributions et les envois ont été faits par Mmes Emile Haumont, 14, rue de l'Armorique, et Victor Bérard, 75, rue Denfert-Rochereau.

Grâce à la générosité et au dévouement de MM. Favre et Pusey, commissaires-emballeurs, 25-27, rue des Petites-Ecuries, le Comité n'a eu aucun frais de manutention ni de local.

Grâce à la complaisance de toutes les autorités civiles et militaires et de la « Mission de coordination des secours aux armées d'Orient », les frais de transport ont été réduits au minimum, et Mmes Emile Haumont, Max Leclerc et Victor Bérard ayant par elles-mêmes assuré tout le service, le Comité n'a eu aucun frais de personnel ni d'administration. Tous les faux frais, poste, gratifications, etc., ont été supportés par Mmes Emile Haumont et Victor Bérard.

Une fois dépensés les fonds de la « Journée Scolaire Serbe » du 26 mars 1915, le Comité a pu continuer de vivre grâce aux subventions qui lui ont été attribuées sur la « Journée Serbe » de juin 1916 par la Commission réunie au Ministère de l'Intérieur, et grâce aux envois en argent ou en nature qu'il a reçus de France, d'Angleterre et d'Amérique.

*Comptes du Comité Franco-Serbe de Paris au 31 décembre 1916.***Recettes.**

Journée Scolaire de mars 1915.	758.083 25
Journée Serbe de juin 1916.	105.000 »
Souscriptions privées:	
à M. Arnold Naville en 1915.	35.417 15
à M. Arnold Naville en 1916.	19.392 55
à Mme V. Bérard	21.048 85
à Mme E. Haumont	15.649 20
à Mme la comtesse J. Murat.	5.875 05
à Mme Ménard-Dorian.	1.241 50
Intérêts temporaires.	13.365 90
Total.	<u>1.025.073 45</u>

Etat des Dépenses au 31 décembre 1916.

Somme versée à M. Boppe, ministre de France en Serbie . . .	105.000 »
— — — M. Delaroche-Vernet, ministre de France à Cettigné	15.000 »
Somme versée à M. le Ministre de Serbie à Athènes	50.000 »
— — à M. le Ministre de Serbie à Paris.	10.000 »
— — à l'Archevêque d'Antivari.	5.000 »
— — au Comité de secours de Salonique	20.000 »
— — à la Croix-Rouge de Serbie.	5.000 »
— — à l'hôpital de Guevgueli.	1.000 »
— — à l'hôpital de Zeitinlik	200 »
Total.	<u>211.200 »</u>
Dépenses pour les achats de linge, vêtements, chaussures, pharmacie, conserves, ustensiles, produits, matériel de chirurgie, etc.	<u>676.458 30</u>
Total des Dépenses.	<u>887.658 30</u>

Compte rendu au 31 décembre 1916.

Le Comité Franco-Serbe de Paris a expédié et distribué sur ses propres achats :

- 67.000 chemises d'homme.
- 67.000 caleçons —
- 12.000 paires de draps.
- 13.000 paires de bas et chaussettes.
- 3.500 tricots et chandails.
- 3.300 vêtements de femme.
- 10.600 vêtements d'homme.
- 2.000 costumes d'enfant.
- 45.000 objets divers (mouchoirs, serviettes, lingerie).
- 4.516 kilogrammes de pharmacie.
- 2.500 — d'ustensiles et produits.
- 4.000 — de provisions.

Le Comité s'est chargé, en outre, de faire parvenir en France ou à

l'Etranger, les nombreux envois de dons en nature, provisions, vêtements neufs ou usagés, qui leur sont venus de toute la France, de plusieurs de nos colonies, d'Angleterre et d'Amérique.

Au total, le Comité a expédié environ 170.000 kilogrammes.

RÉFUGIÉS*Compte rendu au 31 décembre 1916.*

Sur la demande de la Légation de Serbie et des diverses autorités serbes, le Comité a habillé, à son vestiaire (27, rue des Petites-Ecuries), 1.676 réfugiés, hommes et femmes, qui ont reçu 25.000 objets d'habillement.

Sur la demande du Comité Universitaire (ministère de l'Instruction Publique) il a habillé 1.975 élèves, qui ont reçu 16.275 objets d'habillement.

Sur la demande et par l'intermédiaire de MM. les Préfets, il a envoyé, en outre, aux différents centres de province, environ 180.000 objets d'habillement, dont les colonies serbes de Mont-Dauphin, d'Ajaccio, de Modane et de Marseille ont eu la meilleure part. Des livres, cahiers, instruments de gymnastique et de musique, jeux divers, etc., ont été pareillement distribués.

Mmes Emile Haumont, Victor Bérard et Max Leclerc ont été aidées dans leur réception des réfugiés par Mme Lége et Mlle S. Popovitch, qui leur ont servi d'interprètes.

Travail actuel du Comité Franco-Serbe de Paris.

Temporairement, le Comité Franco-Serbe de Paris a fermé son vestiaire le 31 mars. Il continue néanmoins d'habiller les personnes spécialement intéressantes qu'on lui signale.

Il s'occupe également d'envoyer à Salonique et en Macédoine ce qui est nécessaire et ce qui est demandé.

Il s'occupe enfin de répondre aux nombreuses demandes qui lui sont adressées d'Autriche et d'Allemagne par les prisonniers serbes auxquels le Comité envoie, en paquets personnels, le linge, les chaussures, les vêtements, les uniformes et les vivres qui lui sont demandés.

R.

Mesdames E. Haumont et V. Bérard.

Tous nos lecteurs connaissent l'action bienfaisante de ce *Comité Franco-Serbe* de Paris dont quelques Françaises de grand cœur ont été les organisatrices; les chiffres que nous venons de publier attes-



Madame Emile Haumont avec ses enfants.

tent d'une manière émouvante la grandeur de l'œuvre accomplie.

Qu'il nous soit permis d'adresser ici les remerciements tout particuliers de notre peuple à deux d'entre ces nobles Françaises: Mme Emile Haumont et Mme Victor Bérard. Ce sont elles, en effet, qui se sont consacrées depuis deux ans à la distribution des secours et des vêtements, au vestiaire de la rue des Petites-Écuries, 27. Donnant leur temps et leurs peines, payant de leur personne et de leurs bourses, ces dames ont obtenu ce résultat, unique, peut-être, dans les Œuvres de guerre, que le Comité

Franco-Serbe n'a pas eu un sou de frais ni d'administration ni de personnel, malgré l'étendue de son activité.

La rédaction de la *Patrie serbe* s'honneure de publier ici la photographie de ces deux grandes amies de la Serbie avec leurs enfants, — car elles avaient, toutes deux, une maison et une famille à diriger, et elles ont trouvé, néanmoins, de longues journées à consacrer à nos enfants, à nos femmes, à tous nos réfugiés. Ceux-ci auront tous à cœur de conserver l'image de ces amies qu'ils ont connues aux heures d'épreuve, et dont ils n'oublieront jamais la bonté.

B.D.I.C



Madame Victor Bérard avec ses enfants.

Ces photographies datent de quelques années déjà: les enfants de Mme Bérard sont encore sur les bancs des écoles; mais des enfants de Mme Haumont, l'aînée est infirmière depuis le début de la guerre, et un fils est sergent au front.

Nous ne pouvons offrir à ces bienfaitrices de nos réfugiés que les remerciements de notre nation tout entière, dont S. A. R. le Prince Régent et le Gouvernement serbe se sont déjà faits les interprètes. Mais qu'elles viennent quelque jour en Serbie, et nous tâcherons de leur prouver que les Serbes ne sont ni oublious ni ingrats.

VI. — Les Serbes aux yeux des autres peuples.

Le Royaume de Serbie.

Dans la collection *Bibliothèque de Philosophie scientifique* que dirige M. le Dr Gustave Le Bon, il vient de paraître sur les pays balkaniques un livre très intéressant de M. Alphonse Muzet (1), qui, par les deux éditions *Aux Pays balkaniques* et les articles sur les finances serbes parus dans le *Journal des Economistes*, est déjà connu en Serbie.

M. Muzet a séjourné pendant plusieurs années en Serbie avant la guerre balkanique; il y est retourné plusieurs fois depuis et a également fait des voyages dans les autres pays balkaniques. Dans *Le Monde balkanique* il ne parle pas seulement des pays de la péninsule mais aussi de provinces yougo-slaves comprises dans l'empire austro-hongrois réclamant leur rattachement à la Serbie.

L'auteur a donné, d'après ses observations personnelles et les documents rassemblés par lui-même, l'étude morale, politique et économique des différents Etats des Balkans. Quoique le cadre du livre soit trop restreint pour une étude approfondie et détaillée sur tant d'Etats et de peuples (la Roumanie, la Serbie, la Bulgarie, la Grèce, le Monténégro, l'Albanie) nous pouvons être contents et devons être reconnaissants à l'auteur pour ce qui a été dit sur la Serbie et de la place consacrée à notre pays dans le Monde Balkanique. Sachant bien les erreurs qui furent à dessein répandues à notre sujet, l'auteur a indiqué leurs sources et, avec un amour de la justice bien français, a mis au point certains faits dont l'interprétation erronée était accréditée depuis assez longtemps chez des plus nobles esprits. C'est pourquoi il reproduit les mots que Pierre Loti avait publiés dans son dernier volume *L'Hyène enragée*:

« J'avais naguère englobé la Serbie dans mes premières accusations contre les peuples balkaniques, au moment où ils se ruaien ensemble sur les Turcs. Mais, plus tard, je n'ai plus une fois prononcé le nom des Serbes; c'est que déjà mes renseignements de là-bas me prouvaient que parmi les alliés des Balkans c'étaient ceux-là les plus humains... Pauvre petite Serbie, avec quel héroïsme elle sait se défendre contre ses ennemis... Pauvre petite Serbie, devenue tout à coup martyre et sublime, je voudrais au moins lui ramener les quelques coeurs français que mon dernier livre a peut-être éloignés d'elle. Je lui avais attribué — aux premiers moments de mon indigation devant les horreurs que l'on venait de me montrer en Thrace et en Macédoine — une part de complicité qu'elle ne méritait pas. Une fois de plus, ici, je lui fais de tout mon cœur amende honorable. »

(1) *Le Monde balkanique*, par Alphonse Muzet. Ed. Ernest Flammarion, p. 314, 8°.

B.D.I.C.

L'auteur fait un court aperçu sur les races en présence dans la péninsule balkanique où les Serbes sont les seuls vrais Slaves descendant des colonies slaves qui ont peuplé au VII^e siècle les vallées de la Save et du Danube inférieur. Parlant de l'influence française en Orient et des croisades il dit: « Il est indispensable de se rappeler que les croisades avaient eu pour résultat de retarder notamment l'entrée des Turcs en Europe et de porter le renom de la France en Orient. Sous l'effort civilisateur des Français, l'Etat serbe était fondé au XII^e siècle et il n'est pas inutile de mentionner que jamais, au cours de l'histoire, les Serbes ne se sont trouvés à combattre les intérêts français directement ou indirectement. Ils ont au contraire, malgré les fluctuations de la politique si complexe de l'Europe, au cours des siècles, saisi toutes les occasions de nous manifester leur attachement et leur reconnaissance. C'est peut-être le seul peuple de l'Europe pour lequel on puisse faire cette constatation. »

Anté-pasé en revue sous une forme très succincte les événements politiques jusqu'à ces derniers jours, l'auteur s'occupe de la question du démembrément de l'empire austro-hongrois, du programme yougo-slave et de la question de l'Adriatique. Le programme yougo-slave est en opposition avec les aspirations de l'Italie et avec l'accord conclu entre cette puissance et les Alliés, au moment de l'intervention italienne dans le conflit actuel. Il renverse les plans politiques de l'Italie relativement à la question de l'Adriatique. C'est donc notre alliée d'au-delà des Alpes, ajoute-t-il, qu'il faudrait rallier à la cause yougo-slave. En ce qui concerne la Dalmatie, quel sera l'accord italo-serbe qui en pourra régler le statut? D'après l'auteur, il est à souhaiter que si les diplomates appelés prochainement à régler toutes ces questions s'écartent du principe des nationalités en faveur de la politique d'équilibre qui ne paraît pas complètement abandonnée, que ce soit dans la plus faible mesure. Il ne faut pas, sous prétexte que les Serbes n'ont rien présentement sur la côte adriatique, qu'on se décide à leur accorder trop peu, là où des droits historiques et ethniques, difficilement contestables, devraient leur permettre d'espérer beaucoup de la part de grandes nations qui ont combattu au nom de la Justice et du Droit. Je sais que les intérêts supérieurs de l'Europe sont engagés dans le règlement de la question adriatique, que d'autre part on hésite à confier à la Serbie, puissance non maritime, un long littoral; c'est un point de vue que l'on peut aisément réfuter, car le projet séculaire de la Serbie de trouver des débouchés commerciaux sur l'Adriatique s'appuie sur des faits historiques incontestables... (censuré)... La Serbie ravagée, décimée... (censuré)... a supporté tout le poids de la haine germanique dans les Balkans sans cesser d'être loyale. Le rôle des alliés est donc tracé, il leur faut obtenir de l'Italie le maximum de sacrifices en faveur des Serbes, sans méconnaître cependant que le rôle maritime de celle-ci dans la nouvelle Europe l'oblige à conserver de solides points d'appui.

Il faut que le règlement de la question adriatique accorde aux Slaves du Sud la majeure partie de leurs revendications pour éviter de susciter des rancunes qui ne s'apaisent jamais et laissent subsister des ferment de discorde pour l'avenir.

L'espace ne nous permet pas de nous arrêter plus longuement sur ces différentes questions traitées par l'auteur ; nous reproduisons seulement ses remarques sur les caractéristiques de la race serbe que nos compatriotes liront avec grand intérêt.

Les Serbes, qui font partie de la grande famille des Slaves du Sud n'ont pas occupé leur pays actuel en une seule expédition militaire organisée et développée. Leur installation dans les Balkans s'est faite progressivement et a duré plusieurs siècles. Elle n'a été réellement terminée qu'au ^{19^e siècle de notre ère. Dès qu'ils furent fixés dans la péninsule, ils assimilèrent peu à peu les éléments épars des races étrangères qu'ils y rencontrèrent, et d'une manière relativement pacifique. Il se forma donc ainsi, avec le temps, une mosaïque de petits Etats serbes disséminés dans la presqu'île balkanique. Au cours de l'histoire, leur attitude sera purement défensive, ils ne provoqueront jamais leurs voisins, mais leurs seuls efforts considérables et répétés n'auront d'autre but que de se soustraire à la domination étrangère. Les Serbes ont en général le teint brun, les yeux et les cheveux brun foncé, mais rarement noirs ; ils sont de taille élevée, la moyenne dépassant 1 m. 70. C'est une race saine et forte que les travaux agricoles auxquels ils s'adonnent depuis les temps les plus reculés, maintiennent en parfait état de souplesse et de force. Ils sont généralement très impulsifs ; c'est ainsi qu'on les voit fréquemment se livrer à de grandes expansions de joie ou de douleur. Mais ces émotions, toujours très démonstratives, sont de courte durée. La grande franchise qui fait le fond de leur caractère, toujours attestée par de bruyantes manifestations pouvant aller jusqu'à l'exaltation, se trouve souvent tempérée très rapidement sous l'influence d'une sorte de retenue spontanée qui constitue un autre trait distinctif de leur caractère et que j'attribue aux souffrances prolongées de leur race à travers l'histoire du monde balkanique. Malgré leur fougue, la spontanéité de leurs élans, qui caractérise les Slaves du Sud, ils passent de longues heures à la méditation, à la rêverie, comme tous les Slaves. Mais chez les Serbes la rêverie n'est pas toujours silencieuse, elle se développe souvent en des conversations interminables. A l'annonce d'une nouvelle importante, tout Serbe bondit de joie ou d'indignation, avec un grand luxe de paroles et de gestes surabondamment significatifs. Puis il réfléchit, très vite parce que très intelligent, et c'est alors un nouveau déluge de paroles, de questions aussi vite résolues que posées. Très emporté, très démonstratif, le Serbe paraît violent, mais pour qui le connaît bien, c'est cependant un doux capable d'actions les plus généreuses ; il faut avoir vu les soldats en campagne s'entr'aider et se soigner mutuellement pour n'en pas douter. Les actes de dévouement dont}

j'ai été témoin sont d'une beauté qui force l'admiration. Quand on a vécu en Serbie, il est impossible de n'être pas gagné par la sympathie que les Serbes savent inspirer. Leur grande franchise les empêche de cacher leurs défauts, mais on n'est pas toujours certain de la réalité de leurs solides qualités que je n'ai pu apprécier sans réserve que depuis qu'ils sont en guerre.

Le régime turc qui, pendant près de quatre siècles, a étouffé toutes leurs manifestations d'activité, a eu pour effet d'accumuler à l'état latent une somme considérable d'énergie qui déborde aujourd'hui et qui explique très clairement leur présomption, qui peut n'être pas vaine, de vouloir tout entreprendre et de se croire capables de faire tout aussi bien que les nations qui, pendant le long sommeil des Serbes, ont acquis l'expérience du mieux-être de la vie des nations que la science chiffre par une cristallisation de quatre siècles. Leur accumulation d'énergie, jointe à leur capacité d'assimilation pourra-t-elle très rapidement égaler l'expérience des sciences politiques et sociales que représentent ces quatre siècles de cristallisation ? Beaucoup de Serbes répondraient par l'affirmative, mais je dois avouer que l'élite n'a pas complètement cette présomption, et admet parfaitement une différence marquée de degrés de civilisation qu'elle espère d'ailleurs voir s'annuler dans un avenir prochain. Prouver qu'ils ont réellement de grands desseins, qu'ils peuvent réaliser, si l'on veut leur permettre d'affirmer leur personnalité en les laissant s'organiser en grande nation moderne, possédant librement ses ports sur l'Adriatique ; tel est le grand désir qui les anime présentement. S'affranchir de toute dépendance politique et financière, voilà leur idéal, pour la réalisation duquel ils sont à nouveau prêts à tous les sacrifices. Leur présomption ne va certes pas jusqu'à penser qu'ils soient près du but. Leurs financiers, leurs économistes sont gens de talent, qui connaissent la longueur de la route à parcourir. Mais la nation est impatiente, ses malheurs ont décuplé son énergie au lieu de l'abattre, elle veut donc brûler les étapes et risque, par suite, de s'arrêter à mi-chemin. Certes, les Serbes sont intelligents et hardis, ils veulent tout tenter, rien ne les arrête ; ils ont prouvé au point de vue militaire qu'ils étaient capables des plus grandes choses, mais leur prétention peut paraître excessive au premier abord, lorsqu'ils affirment avec la plus belle audace leur capacité de résoudre toutes les difficultés par la puissance incommensurable du génie de leur race. Je persiste cependant à croire qu'ils sont capables d'étonner à nouveau l'Europe qui les a toujours mal jugés jusqu'ici, car leur élite intellectuelle est vraiment remarquable. Elle a le rare mérite de savoir conduire la masse avec le plus grand sens pratique dans la voie des réalisations. Les luttes presque perpétuelles des siècles passés n'ont pas amené de modification profonde du caractère serbe, car elles se déroulaient toujours dans un champ d'action restreint dont l'horizon était limité. La guerre actuelle a singulièrement reculé ces limites, la

rude école du malheur sera cette fois profitable, elle exaltera les qualités de la race en éliminant ce que ses défauts pouvaient avoir d'excèsif. Aux prises avec des difficultés jusque-là insoupçonnées, les intellectuels serbes ont pu mesurer des ordres de grandeur qu'ils n'avaient jamais été à même d'apprécier, ils ont acquis le sens des réalités qui leur manquait surtout. Toujours tournés vers le même but : la libération, ils n'ont jamais eu l'occasion d'étudier ce que je pourrais appeler les relativités de notre vieille Europe. Les problèmes balkaniques et, plus récemment, les affirmations du panserbisme existaient seuls pour eux. S'ils s'étaient occupés du péril germanique, c'était seulement dans l'ordre d'idées qui les préoccupait... Les Serbes ont le grand mérite d'avoir su conserver leurs qualités natives après plusieurs siècles de demi-esclavage sous la domination turque qui provoque et habitue à la dissimulation. Ils ont conservé cependant leur grande franchise, quelquefois brutale, et un grand fond de loyauté que l'on apprécie aussi bien dans les menus actes de la vie courante que dans la politique de leur gouvernement. Le Serbe est très fier, d'un amour-propre immoderé, il n'en a que plus souffert pendant son long asservissement. Il n'a d'ailleurs aucune rancune durable : c'est ainsi que les Turcs qui habitaient encore la Serbie avant la guerre actuelle n'étaient l'objet d'aucune tracasserie, d'aucune vexation et vivaient là ceites plus heureux qu'en Turquie, à l'abri le plus complet de toute persécution politique ou religieuse. Le Serbe est actif, endurant, travaille sans cesse et paraît doué d'un remarquable esprit d'assimilation. J'ai eu à ce sujet l'occasion d'observer d'une manière très approfondie ce trait de son caractère. Dans les exploitations minières que j'ai dirigées en Serbie, le recrutement du personnel spécial était pratiquement impossible dans un pays habité presque exclusivement par des populations agricoles. C'est donc parmi elles qu'il fallait absolument recruter des apprentis mineurs. L'expérience prolongée m'a démontré, qu'en très peu de temps, ils pouvaient devenir d'excellents travailleurs de mines, très vite au courant des travaux divers qui leur étaient confiés, et capables même d'initiative, dès qu'on prenait la peine d'exercer leur imagination. »

NOMBREUSES sont les citations que l'on pourrait faire pour mettre en lumière l'esprit d'observation réellement pénétrant de l'auteur du *Monde balkanique*. Ce livre aura pour nous le grand mérite de contribuer à ramener définitivement à nous des penseurs français qui, tout en nous donnant présentement leurs sympathies avaient très certainement conservé, confusément peut-être, des idées fausses sur le caractère serbe.

J'engage nos compatriotes à lire attentivement cet ouvrage d'un ami sincère de notre pays, et dont la sincérité s'attarde amicalement à nous donner de sages avis que nous devrions méditer. Je signale enfin la conclusion du livre qui ira droit au cœur de chaque serbe.

MILORAD ZEBIĆ.

VII. — Pleurs d'exil sur nos glorieux et récents tombeaux.

Le voïvode Radomir Putnik.

(1847-1917).

B.D.I.C

Loin du champ de bataille et de ses enfants sous les armes, loin — mais dans l'espace seulement — de sa patrie, le vieux voïvode Putnik a fermé ses paupières fatiguées, à Nice, dans la nuit du 3 au 4 mai. C'est un grand capitaine qui meurt ; un grand soldat qui a conduit un peuple en armes, à travers des combats furieux, d'une victoire à une autre, tendant vers un but élevé : la rédemption des opprimés et la défense des libérés.

Il serait presque impossible d'indiquer maintenant, d'une façon un peu complète, la part du voïvode Putnik dans les opérations de guerre passées. Nous nous essayerons néanmoins à donner une idée de l'importance de ses victoires, et cette courte esquisse suffira à nous montrer le voïvode Putnik comme un des plus grands chefs militaires du temps présent.

Les parents de Putnik étaient originaires de l'ancienne Voïvodina (Duché serbe de Hongrie), où son père fut maître d'école à Bela Crkva. Ils s'installèrent à Kragujevac. Là, dans le cœur de la Šumadija, naquit Radomir Putnik, le 12 janvier 1847. Après avoir terminé le lycée avec distinction, il entra à l'Ecole d'Artillerie, qui devint plus tard l'Académie Militaire. Il est promu lieutenant du génie et, en 1870, il est attaché à l'état-major. Dans la première guerre contre les Turcs, en 1876, il commande une brigade ; dans celle de 1878, il est chef de l'état-major de la division de la Šumadija ; dans la guerre contre les Bulgares, en 1885, il est chef de l'état-major de la division du Danube ;



Le voïvode Radomir Putnik.

en 1889, il est adjoint au chef de l'état-major général et, en 1903, il est promu général et nommé chef de l'état-major général. En 1906 et en 1912, il fut ministre de la Guerre, et à la fin de 1912 il fut nommé chef de l'état-major du Grand Quartier Général. Il fut en outre professeur à l'Académie Militaire, où il enseignait le service de l'état-major en temps de paix et de guerre. Dans les classes supérieures de l'Académie, on enseignait cette matière d'après les cours de Putnik.

Par suite de son esprit d'indépendance, il vint en conflit avec le roi Milan, qui n'avait en vue que l'intérêt de sa dynastie. Mis à la retraite par le roi avec le grade de colonel, Putnik, au lieu de se lancer dans une politique stérile, poursuit ses études et prépare les jeunes officiers aux examens de commandant. On eût dit qu'il se préparait à jouer pour le mieux le rôle que lui réservait l'histoire. Après la révolution du 29 mai 1903, on lui fit réintégrer l'armée active ; il fut nommé général et chef de l'état-major. Alors il emploie, avec un zèle infatigable, toute sa science à réorganiser l'armée serbe. Après l'annexion de la Bosnie-Herzégovine, le voïvode Putnik, en prévision du cas où la solution de la question nationale serbe serait mise à l'ordre du jour, s'applique à élaborer le plan des opérations éventuelles futures.

Si la conclusion de l'Alliance balkanique en 1912 et la déclaration de guerre à la Turquie n'ont pas pris au dépourvu l'état-major serbe, c'est uniquement grâce au voïvode Putnik, à sa perspicacité et à son labeur réfléchi. Son rôle, dans la première phase de la guerre victorieuse, fut d'autant plus grand que les plans élaborés par l'état-major bulgare furent modifiés d'après les observations du voivode Putnik, de sorte qu'on peut dire, sans crainte d'exagération, que la guerre balkanique fut conduite, d'une façon générale, suivant les conceptions du stratège serbe.

Les opérations de l'armée serbe dans la guerre contre la Turquie ont révélé les brillantes qualités militaires de Putnik. La bataille de Kumanovo elle-même, qui fut en quelque sorte une surprise, fut gagnée grâce à l'habile concentration de l'armée serbe et à son évolution stratégique, effectuées conformément aux plans de Putnik ; celles-ci, en effet, devaient lui permettre de remporter la victoire, que le choc se produisit près de la frontière ou plus à l'intérieur du territoire ennemi. La grande bataille de Bitolj (Monastir), dans laquelle l'armée turque fut complètement défaite et mise hors d'état de poursuivre la lutte, a été livrée en se conformant exactement aux dispositions du voivode Putnik. Cette bataille fut déclarée plus tard, par les autorités en matière militaire, un modèle de manœuvre stratégique.

Lorsque l'armée serbe fut traîtreusement attaquée, en 1913, par l'armée bulgare, le Quartier Général serbe se trouva placé dans une situation difficile. La grande perspicacité de Putnik et le concours que celui-ci trouva chez ses subalternes immédiats, lui inspirèrent cette offensive qui conduisit à la brillante victoire de la Bregalnica. Ce succès facilita l'entrée en guerre de la Roumanie et détermina l'heureuse issue

de la seconde guerre balkanique. La Macédoine fut assurée à l'Etat serbe par la clairvoyance et l'esprit de décision du voïvode Putnik.

Aussitôt la paix rétablie, le voïvode Putnik s'empessa de combler les vides produits dans les rangs de l'armée serbe par les deux guerres balkaniques.

La déclaration de guerre de l'Autriche-Hongrie surprit le voïvode Putnik dans cet Etat, où il soignait sa santé compromise par les fatigues des années précédentes. Il accourut pour reprendre son poste à l'état-major. Il fit la seule chose qui fut rationnelle et possible : il décida de demeurer sur la défensive et ordonna, en conséquence, la concentration de l'armée. C'est ainsi que l'armée serbe put soutenir l'attaque de près de cinq corps d'armée autrichiens et gagner la bataille de Jadar, remportant ainsi la première victoire des Alliés. Cette victoire fut déterminée par l'attaque de la deuxième armée serbe qui, sous le commandement du voïvode Stepan Stepanović, réussit à percer le centre ennemi à Cer. Après la défaite autrichienne, l'armée serbe dut prendre l'offensive ; mais il fut tout de suite démontré qu'elle n'était pas suffisamment nombreuse pour une telle opération en territoire ennemi. La conséquence de cette infériorité fut la seconde offensive autrichienne, qui se termina par l'insuccès de Rožany. Peu de temps après, les Autrichiens reprenaient, pour la troisième fois, l'offensive.

Dépourvue de munitions et d'artillerie, l'armée serbe dut abandonner les positions de la frontière, et elle commença de se replier. Chez les troupes déjà fatiguées, et peu habituées aux replis stratégiques, les signes de désorganisation devinrent manifestes. Dans cette situation désespérée, la dépression gagnant, outre l'armée, la population civile, et la débâcle de la Serbie paraissant inéluctable, — le Grand Quartier Général serbe avec le voïvode Putnik en tête, resta le seul facteur qui conserva l'espoir de tout sauver et garda le sang-froid voulu pour porter le grand coup à l'ennemi. Le voïvode Putnik trouva le soutien moral nécessaire auprès de ses collaborateurs les plus proches, dont le principal, le voïvode Živojin Mišić, accepta de se mettre à la tête de la première armée, celle dont le moral avait le plus souffert. Alors, le voïvode Putnik prit une grave décision, d'où résulta le salut de la Serbie, dans ces instants tragiques : il ordonna l'offensive.

Le commandant en chef de l'armée austro-hongroise, général Potiorek, était déjà triomphant. Son plan consistait à entrer dans la vallée de la Morava de l'Ouest, en repoussant la première armée serbe, à prendre Kruševac et à couper ainsi la retraite à l'armée serbe vers Niš. Le voïvode Putnik se montra plus habile que Potiorek. Il ordonna l'évacuation de la capitale, Belgrade, et, raccourcissant ainsi son front du Nord, il renforça la première armée, ce qui obligea l'ennemi à modifier son plan d'opérations ; le général Potiorek étant entraîné par cette manœuvre à agir non seulement dans la direction de la Morava de l'Ouest, mais aussi dans la direction

de la vallée de la Grande Morava, en partant de Belgrade. Cette brillante manœuvre du voïvode eut un plein succès. La première armée, dans un élan vénétable, s'empara de la principale position de manœuvre autrichienne (la montagne Suvobor), et quelques jours après, l'aile droite et le centre de l'armée ennemie étaient en complète déroute. Du fait de cette opération, la manœuvre autrichienne n'était cependant pas encore déjouée; il restait à battre l'aile gauche ennemie, qui fonçait avec impétuosité sur Kosmaj et Varovnica. Le succès de l'aile gauche et du centre permit au voïvode Putnik de transférer des troupes à l'aile droite pour renforcer celle-ci. Dirigeant personnellement les opérations sur le front nord, avec la collaboration de son fidèle lieutenant, le colonel Živko Pavlović, il porta le coup décisif à l'armée de Potiorek. Cette victoire fut l'une des plus grandes de la guerre européenne, et l'on peut juger de son importance rien que par le nombre des prisonniers (42.000). Le succès moral de la victoire serbe fut tel que les Autrichiens abandonnèrent toute idée d'offensive nouvelle en Serbie.

Environ un an plus tard, la Serbie était attaquée par les forces combinées des Autrichiens, des Allemands et des Bulgares. Cette fois encore, la situation était très grave; cependant le Grand Quartier Général conserva tout son sang-froid. Le voïvode Putnik voyait clairement que l'on ne pouvait espérer être victorieux de trois ennemis réunis, numériquement beaucoup plus forts, munis d'un matériel de guerre supérieur et attaquant la Serbie de trois côtés. L'idée heureuse de prévenir l'attaque bulgare par une offensive contre l'armée bulgare, afin d'empêcher sa mobilisation et sa concentration, n'eut pas l'agrément des Alliés. Si cette offensive se fut produite, la situation dans les Balkans eût été différente, et l'armée serbe eût pu soutenir l'attaque austro-allemande jusqu'à l'arrivée des armées de secours alliées. La proposition serbe ayant été rejetée, le voïvode Putnik décida de faire replier son armée en combattant et en arrêtant l'ennemi le plus longtemps possible, afin de sauver la plus grande partie de ses troupes. Ce plan défensif fut exécuté de telle manière, qu'il restera dans l'histoire comme un exemple. Les troupes serbes durent se replier devant l'ennemi supérieur en nombre, mais celui-ci ne parvint, sur aucun point, à capturer une grande unité serbe. Surmontant les difficultés de toute sorte, battant en retraite dans un terrain montagneux dépourvu de communications, sans moyens de ravitaillement, le Grand Quartier Général réussit à sauver une grande partie des troupes qui, réorganisées et armées par les soins de la France, furent en état de combattre encore à côté des Alliés sur le front de Salonique et de contribuer à la prise de Bitolj (Monastir).

Malheureusement, si les ennemis n'ont pu avoir raison du voïvode Putnik, la grave maladie dont il souffrait depuis longtemps a fini par vaincre cette nature indomptable. Même souffrant, le voïvode n'abandon-

B.D.I.C.

donna jamais son poste; assez souvent, il donnait ses ordres alité et suffoquant; tous les actes passaient par ses mains et portaient sa fine écriture. Cependant la terrible retraite d'Albanie le fatigua à un tel point qu'il dut se retirer à Corfou pour s'y soigner. De là, il passa à Nice, où la mort vint ravir à l'armée serbe son glorieux chef.

Ses soldats continuent aujourd'hui l'œuvre qu'il a commencée et dirigée, tandis que leur vieux voïvode repose dans le Midi de la France, comme le meilleur gage de la réalisation de l'idée de délivrance qui a soutenu pendant des siècles notre nation démembrée.

M. V.

VIII. — De la vie scolaire de notre jeunesse.

NOTRE MINISTRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE EN FRANCE

Nous sommes heureux de publier deux échos du récent voyage de notre Ministre de l'Instruction publique: les impressions de M. Moulins, le distingué sous-chef du bureau de l'Enseignement secondaire, ami dévoué de notre jeunesse, et les impressions de M. le Ministre lui-même, dont il a fait part dans une interview publiée par le Journal officiel (Srpske Novine) de Corfou.

En accompagnant M. Davidovic'.

En me chargeant d'accompagner M. Davidovic' dans son inspection des groupements scolaires serbes en France, M. le Ministre de l'Instruction publique m'a procuré une satisfaction qu'il est rarement permis à un administrateur d'obtenir: la constatation du résultat heureux de ses efforts et d'une œuvre passionnément poursuivie depuis de longs mois déjà. Nous avons vu dix-sept groupes, divers d'origine et de composition; mais qu'il s'agisse de l'école primaire supérieure de Pons, du collège de Bagnères, du lycée de Nîmes ou de la Faculté de médecine de Bordeaux, de partout nous avons emporté la meilleure impression, tant de l'état sanitaire que du progrès des études. J'ai plaisir à signaler dans cette Revue que si les proviseurs, principaux et directeurs français ont obtenu des résultats qui leur font honneur, ils ont trouvé chez les chefs de groupe serbes, un zèle, un dévouement, une intelligence qui leur ont singulièrement facilité une tâche lourde toujours et parfois difficile.

Il faut savoir dans quel état de délabrement les enfants serbes arrivaient en France après la retraite d'Albanie ou la fuite vers Salonique pour apprécier convenablement les mines florissantes que tous

ou presque tous ont montrées. Nous sommes bien loin des visages émaciés des premiers jours; avec la nourriture abondante et les bons soins, les figures ont retrouvé leurs couleurs, les corps se sont fortifiés; quelques-uns, en très petit nombre, n'ont pas pu vaincre encore l'épuisement qui les avait terrassés; un séjour un peu prolongé en France leur rendra la santé; les autres ont oublié les fatigues subies: solides, vigoureux, ils sont bien les fils de ces rudes montagnards qui donnent au monde étonné le spectacle d'une armée crue morte et ressuscitée pour la reconquête de sa patrie.

Le développement intellectuel a marché de pair avec le développement physique et il ne lui a pas été inférieur. Après trois années d'études morcelées ou complètement suspendues, ces enfants se sont courageusement remis au travail. Faisant crédit à leur intelligence et à leur ténacité, l'Université française les a admis dans ses écoles aux mêmes disciplines que ses propres élèves. Elle n'a pas eu à s'en repentir. Bien vite ils se sont familiarisés avec l'enseignement de nos professeurs et ils sont parvenus à prendre dans leur classe un rang très honorable. Les progrès en français ont été remarquables. On peut affirmer qu'il n'est pas un élève serbe qui à l'heure actuelle ne soit capable de tenir une conversation avec un interlocuteur français. Nous en avons eu la preuve au cours de tout notre voyage et le témoignage le plus caractéristique nous a été fourni par le groupe du collège de jeunes filles de Saintes. Nous avons trouvé là quarante-cinq petites filles ou jeunes filles évacuées de Monastir à la suite du bombardement bulgare; elles étaient arrivées en France ne connaissant pas un mot de notre langue, à l'exception de deux ou trois qui avaient commencé leurs études à Salonique; en deux mois et demi, et en dépit de l'interruption des vacances de Pâques, elles avaient appris assez de français pour pouvoir répondre à toutes nos questions. J'ai vu leurs cahiers, il y avait non seulement des dictées presque sans fautes, mais de petites narrations, des résumés de lectures ou de causeries faites en classe qui dénotait un désir de bien faire des plus méritoires. A Bagnères-de-Bigorre on nous a lu une composition française qui eût valu une très bonne note à un de nos meilleurs élèves. Je pourrais multiplier les exemples. Tous les professeurs se louent du travail des jeunes Serbes; à ceux qui comme nous ont assisté aux leçons qui leur sont faites et qui ont pu se rendre compte de leur attention soutenue, de leur empressement à répondre aux questions posées, de leur intelligence réfléchie, ces éloges apparaissent tout à fait justifiés.

Lorsque ces enfants retourneront dans leur patrie, ils y emporteront, avec le souvenir de l'accueil cordial qu'ils ont trouvé chez nous et la possession d'une langue nouvelle, des habitudes de pensée et des connaissances qui ne manqueront pas de fortifier le lien noué sur les champs de bataille entre la France et la Serbie. Il m'a été particulièrement agréable de le constater.

A. MOULINS.

Les impressions de M. Davidovic'.

B.D.I.C

Il y a longtemps que les Serbes aiment la France. Quiconque chérit la Liberté aime aussi son berceau. Notre amour pour ce grand et noble pays n'a jamais été plus profond, parce que la France n'a jamais été plus grande.

Elle est grande par l'abnégation de son peuple, forte par le courage de ses enfants, noble par son affection généreuse pour nos enfants à nous!

Toute la nation combat pour sa liberté; toutes les classes rivalisent de sacrifices. On ne saurait dire qui est plus admirable: des généraux ou bien des héros inconnus, ouvriers et paysans. Ils meurent le sourire aux lèvres. Les femmes ne sont pas moins braves. Je me suis trouvé un jour à côté d'une dame qui avait appris deux jours avant la mort héroïque de son deuxième fils. Cette femme admirable a encore eu des sourires pour son dernier, qui partait pour Verdun! Le père parlait avec enthousiasme des qualités de son peuple, comme si le malheur n'avait pas franchi le seuil de sa maison... Tous, hommes, femmes, enfants, tous sont grands. Qui vaincra jamais ce peuple?

**

Que ceux qui veulent voir comment la liberté est la compagne intime de l'ordre, aillent en France. Tous les ordres des autorités sont obéis sans murmure. Les Français sont persuadés que c'est le seul chemin qui mène à la victoire, et ils y aspirent tous. Malheur à celui qui s'oublie et qui se met au travers de la volonté nationale! Il serait défait dès qu'il apparaîtrait.

**

Paris, le beau Paris, n'est pas bruyant, ni triste, ni inquiet non plus; un peu pensif.

Tout le monde travaille: la jeunesse et l'âge mûr versent leur sang; la vieillesse prépare et fournit les moyens. On dépense beaucoup, mais avec sagesse et utilement.

On économise avec soin, pour qu'une goutte de sang ne soit pas versée en vain; mais on en verse des flots où il le faut. Verdun est baigné de sang; la Meuse a été en vérité « trouble et sanglante », la Marne a vraiment charrié « des braves et leurs chevaux », comme s'exprime notre poésie nationale.

On ne dépense qu'avec sagesse; mais la France a déjà entamé son quatre-vingtième milliard. On ne fait rien à demi. Où il faut mourir, on meurt; où il faut vivre, on vit. Les Français peuvent être fiers. Et nous aussi: ils sont nos amis.

**

On aime notre soldat, on admire notre paysan, on estime hautement notre ouvrier. « C'est dans votre paysan, Monsieur, que j'ai

aimé votre peuple », me disait un riche français du Midi. « J'en ai une dizaine dans ma propriété. Ils sont modestes, infatigables, amis de ma maison. Comment ne pas les aimer ? Si tout votre peuple est tel, c'est le meilleur des peuples ! » Comme j'étais fier de cette opinion !

Nous avons souvent dit : la France est notre seconde patrie. Si c'est notre droit, il n'a jamais été plus fort ; si c'est notre devoir, il n'a jamais été plus grand. Dans la Patrie seule, nos enfants peuvent avoir ce qu'ils ont en France.

Je ne pense pas seulement à l'école et au confort dont ils y jouissent, je pense à la cordialité avec laquelle nos enfants sont accueillis, à l'affection dont on les entoure.

Les enfants sont bien habillés. Je ne puis citer les noms des villes et des écoles. Je ne sais par où commencer. Dans un lycée de jeunes filles sont placées nos petites de Bitolj. Elles portent des robes rouges. « Ce sont nos coquelicots », me disait leur directrice.

Dès que les enfants furent placés dans les écoles, l'effort principal a été concentré sur l'enseignement du français. C'était indispensable pour les mettre à même de suivre les cours. Le progrès s'est fait sentir aussitôt.

La première chose que je demandais aux proviseurs était de savoir s'ils étaient contents de nos enfants. A ma plus grande joie, la réponse était presque toujours satisfaisante.

« Ils sont appliqués, et leur conduite est très bonne. Le début a été dur, mais plus on avance, mieux cela va. »

Le progrès se fait sentir de plus en plus. Les parents absents de nos enfants n'ont pas à s'inquiéter. C'est le noble peuple français qui a pris sur lui le soin de notre jeunesse.

Nos petits agriculteurs de Manosque.

Les appels de M. le Ministre français de l'Instruction publique et de l'Office scolaire serbe (1) ont trouvé un écho enthousiaste parmi tous nos élèves, et nous apprenons de toutes parts les résultats de leur participation à cette belle action de la jeunesse française.

Pour donner une idée de cette collaboration qui remplit de fierté nos élèves, heureux de pouvoir prendre part à l'effort commun de ce pays, et d'acquitter, au moins dans une faible mesure, leur dette de reconnaissance envers la France, nous notons le succès remporté par le groupe d'élèves serbes de Manosque (Basses-Alpes).

Les vingt-deux élèves de ce groupe, dont six de l'école primaire,

(1) Voir la *Patrie Serbe*, n° 5, p. 237.

sous la conduite de leur chef, M. le professeur Polié, ont reçu pour le cultiver un terrain qui est la propriété de citoyens mobilisés, et qui n'a pas été défriché depuis le commencement de la guerre. Ce terrain,

B.D.I.C



Groupe d'Elèves Serbes au Collège de Manosque. — Repas après le travail aux champs.

planté d'arbres fruitiers et bordé de vignes, se trouve à dix minutes du collège, au nord de la ville.

Les travaux ont commencé le 19 mars et voilà les beaux résultats obtenus pour un mois : 1^o un champ de 2.250 m² semé d'avoine ; 2^o un champ de 1.320 m², situé au-dessus du canal, pierreux et non arrosable, bêché et semé de pois chiches, légume préféré du pays ; 3^o un champ de 4.490 m² semé de pommes de terre ; 4^o une centaine de m² de vignes

cultivés et taillés ; 5° une parcelle de 400 m² semé de maïs et parsemé de haricots et de citrouilles.

Le maïs n'est pas cultivé dans cette région, mais nos élèves ont eu à cœur de le cultiver aussi, afin d'avoir devant les yeux quelque chose qui leur rappelle le mieux leur pays, avec ses forêts de maïs qui verdissent à l'infini et murmurent l'amour du sol natal... Par l'arrosage continu, ils espèrent y arriver, et cela leur sera une grande joie.

Le total de la superficie cultivée s'élève à 8.560 m². Le total des heures consacrées aux travaux des champs, en comptant les heures de chaque élève à part, atteint 947 heures, chiffre qui aurait été moins grand si l'on n'avait pas manqué d'instruments.

Les propriétaires de Manosque ont bien voulu, par leurs conseils, assister les petits cultivateurs dans la lourde tâche dont ils n'avaient pas l'habitude. Ainsi, nos jeunes amis ont passé par une école très utile, tout en jouissant du plaisir d'être en contact direct avec la nature. La bonne moisson qu'ils espèrent viendra couronner leur effort.

Z.

CARNET DU MOIS

DE L'OFFICE SCOLAIRE SERBE

Aux chefs des groupes d'élèves serbes.

I

Lors de son séjour en France, notre Ministre de l'Instruction publique et des Cultes, M. Davidović, a visité les différents groupes de nos élèves admis aux lycées et universités français, pour se rendre compte sur place de l'application et de la conduite de notre jeunesse que le destin tragique a dispersée loin du sol natal.

M. le Ministre est le premier à savoir tout ce que la République Française a fait pour nos enfants : il sait qu'elle leur a ouvert à tous les portes de ses écoles, et que les Français les ont reçus dans leurs familles comme leurs propres enfants ; il a déjà appris le progrès satisfaisant, souvent louable, qu'ils ont pu accomplir grâce à la générosité de ce noble pays. Mais il n'en a pas été moins surpris et ému par tout ce qu'il a vu. Les visages souriants, presque gais, de nos enfants ; la déférence et la cordialité de leurs rapports avec leurs maîtres et leurs camarades français ; la bonté qui leur est prodiguée de la part des autorités et des particuliers ; — tout cela faisait souvent monter les larmes aux yeux.

Heureux de pouvoir quitter la France avec la conviction que celui de nos élèves qui est bon a toutes les facilités pour devenir meilleur encore, M. le Ministre m'a chargé de remercier en son nom tous ceux qui nous ont tant obligés et d'envoyer son meilleur salut aux maîtres et élèves qu'il n'a pas pu voir. Il a été fier de constater que les enfants serbes sont dignes de leurs pères, héros et martyrs dont le monde entier admire l'incomparable élan vers l'idéal national et les sacrifices surhumains qu'ils ont faits pour le réaliser.

Sa peine n'en a été que plus grande lorsqu'il a appris qu'il y avait des exceptions et qu'un certain nombre de nos élèves, heureusement fort restreint, méconnaissaient éourdiment tout ce qu'on fait pour leur bien et leur avenir, jetant ainsi une ombre sur le spectacle réconfortant que présentent leurs bons camarades. Mais comme le

B.D.I.C

père et la mère conservent leur affection à l'enfant étourdi, espérant toujours qu'il finira par se ressaisir, ainsi M. le Ministre adresse son salut à tous sans exception, persuadé que tous comprendront leurs devoirs envers eux-mêmes, envers leurs parents et leur pays, et aussi envers la France qui est devenue leur seconde patrie, au moment où la force brutale les a chassés de la Patrie.

Je vous recommande de transmettre ce salut aux élèves qui vous sont confiés.

II

Les rapports du Ministère français de Instruction publique et des chefs des établissements français ainsi que ceux de notre inspecteur pour l'enseignement secondaire m'apprennent que nos élèves dans leurs études paraissent bien comprendre leur devoir, si bien que par leur succès, beaucoup d'entre eux font honneur à eux-mêmes, à leurs parents et à leur pays.

J'en exprime volontiers ma satisfaction et mes félicitations à tous ceux qui les méritent, et j'engage vivement leurs camarades dont les progrès laissent à désirer, à suivre leur exemple, à obéir aux bons conseils de leurs chefs et maîtres, à vaincre toute indolence et à s'efforcer de rattraper le temps perdu, pour mériter à leur tour l'approbation de tous ceux qui s'occupent de leur bien et de leur avenir.

Mais tout en félicitant ceux qui le méritent, je dois constater avec regret que nos élèves par leur conduite présentent souvent sous un mauvais jour l'éducation qu'ils ont reçue dans leurs familles et dans nos écoles. On me signale des cas d'insoumission, de grossièreté envers les chefs serbes et même quelquefois envers les jeunes maîtres français, et d'infraction aux règles de l'internat. Les mauvais instincts apparaissent chez quelques-uns dans des querelles, des litiges et altercations, ainsi que dans une solidarité irréfléchie lorsqu'il s'agit de protéger un camarade mauvais.

Ainsi, il arrive malheureusement qu'un vaurien qui, dans les circonstances régulières, n'aurait peut-être pas trouvé place à l'école, entraîne avec lui des enfants bons et bien élevés. Cette défaillance montre une faiblesse de caractère et un manque de volonté bien regrettables. C'est un grand mal. Un homme bien instruit, plein de bonnes intentions, ne vaut rien sans fermeté et sans énergie qui le mettent à même d'employer ses qualités au service de la communauté.

Je demande à tous nos élèves de se montrer, par leur conduite, dignes de la sollicitude qu'on leur montre et des sacrifices qu'on fait pour eux, de n'oublier en aucun moment que leurs camarades, dans les circonstances atroces de la Serbie envahie, désirent une croûte de pain, sans pouvoir penser à leurs études et à leur avenir ; que les Français et nous-mêmes, nous les avons recueillis tous, sans égard à leur conduite antérieure, en bons enfants qui doivent bientôt servir leur pays, et que nous ne pouvons — ni ne voulons admettre qu'un méchant gâte les bons, et que nous allons sans pitié exclure du troupeau la brebis galeuse.

Quant aux faibles qui se laissent entraîner, ils doivent se rendre compte qu'ils seront plutôt nuisibles qu'utiles, s'ils n'arrivent pas à compléter leur instruction par une volonté plus forte, qui leur permette de marcher sans flétrir dans le droit chemin qui s'ouvre devant eux.

III

Le séjour de nos élèves en France restera dans l'histoire de notre instruction un événement de grande importance. Dans les jours les plus durs de notre vie nationale, un grand nombre de nos professeurs et de nos élèves ont eu le rare bonheur de puiser le savoir et l'expérience à la source même d'une des plus anciennes et des plus florissantes civilisations de l'Europe.

Il est de notre devoir, à nous tous, de transmettre ce savoir et cette expérience à ceux qui n'eurent pas le bonheur de partager avec nous ces bienfaits. Nous pouvons le faire de deux manières : directement, parce que chacun de nous aura emporté d'ici comme son capital intellectuel et moral, et indirectement, parce que nous y aurons recueilli des matériaux qui pourront servir à tous ceux qui s'occupent des questions d'enseignement et d'éducation.

C'est pourquoi je vous recommande de rassembler :

1° Tout ce qui est de nature à représenter le séjour de votre groupe en France ; les photographies de vos élèves, de votre école, de la classe, de l'étude, du réfectoire, de la cour, des élèves travaillant aux champs, etc., toujours avec les indications nécessaires ; vos archives et vos annales ; les articles, les notices de journaux qui

parlent de votre groupe et des Serbes en général; les insignes et autres objets, qui paraissent aujourd'hui insignifiants, mais qui auront un jour leur valeur dans un musée (telles les lettres des parents et des élèves).

2^o Les manuels, les cahiers d'élèves, les notes et les devoirs, les dessins, les formules administratives, les diplômes, etc.

Un cher souvenir aussi pour nos élèves et pour leurs parents seront les photographies des élèves avec leurs correspondants, et je vous recommande de recueillir soigneusement tout ceci pour le musée qui doit présenter une image suggestive, être l'histoire vivante de nos jours d'exil et raconter aux générations futures tout ce que le noble peuple français a fait pour nous.

Le Directeur de l'Enseignement de
la Jeunesse serbe en France,
S. UROŠEVIĆ.

**

COURS ET CONFÉRENCES

Un cours sur la Serbie à l'Université de Grenoble.

L'Université de Grenoble a fait aux étudiants serbes un accueil digne de la prospère capitale du Dauphiné, « reine des Alpes françaises ». Tout a été fait pour faciliter leur séjour et leurs études. Un Comité serbe a été fondé, sous la présidence de M. Chabert, professeur de l'Université, un ami de longue date. Le Comité de patronage des étudiants étrangers, présidé par M. le professeur Besson, fidèle à ses traditions dont il peut être fier, a bien voulu organiser un enseignement spécial pour nos étudiants, avec un cours de traductions de leur langue maternelle, et, d'accord avec l'éminent recteur M. Coulet et le Conseil de l'Université, il a demandé un professeur serbe pour l'agréer à l'Université et lui confier un cours public sur la Serbie. L'Office scolaire n'a pu faire un meilleur choix que de confier cette tâche aussi flatteuse que difficile à M. Svetislav Petrović, notre distingué professeur, agrégé des lettres, qui s'en est acquitté avec l'ardeur et le talent qu'il apporte à tout ce qu'il fait.

Dans une série de conférences, M. Petrović a tracé un tableau vivant de son pays. Chaque cours présentait une unité harmonieuse, exposée dans une langue très soignée, vibrante d'émotion et de sincérité, et qui captivait l'attention de l'auditoire. Les projections lumineuses complétaient la parole. Un public aussi nombreux que distingué se pressait aux heures des cours, que la plupart des professeurs de l'Université honoraient de leur présence. Devant l'affluence toujours croissante du public, on a été obligé de quitter l'amphithéâtre des lettres et de passer dans celui de la rue du Lycée, qui n'a pas suffi non plus, avec ses 600 places, à contenir tous les auditeurs.

Dans sa première conférence, présenté par M. Morillot, l'éminent doyen de la Faculté des Lettres, dont il avait eu le plaisir de suivre les cours il y a dix ans, M. Petrović a parlé des rapports entre la France et la Serbie à travers l'histoire, de leur fraternité d'armes, des affinités qui rapprochent nos deux peuples.

Le deuxième cours a été consacré à notre poésie nationale, dont M. Petrović a su rendre, tour à tour, la grandeur épique et la mélancolie contenue. Le public a emporté une image fidèle de notre épope, qui est une des plus pures gloires de notre nation.

Il n'en a pas été moins charmé à entendre M. Petrović parler de notre littérature avec un tel art et dans une langue si pure et si suggestive qu'elle surprenait de la part d'un étranger. Les citations bien choisies révélaient une littérature riche et pleine de sève. Aussi cette conférence a-t-elle fait une profonde impression sur nos amis français qui parlent en termes admiratifs de nos lettres, et surtout de notre poésie moderne. Le *Vœu* et l'*Eglise abandonnée* de Rakić, le *Soleil* et la *Veillée de Dučić*, le *Trio* de Ćurčin ont soulevé l'admiration de tout l'auditoire, qui a trouvé que cette conférence était un grand régal littéraire, tour à tour tendre, spirituel et éloquent.

Les deux dernières conférences étaient consacrées à nos guerres, à la retraite, à notre soldat, à l'âme serbe et à nos aspirations nationales, et elles ont couronné la belle mission que M. Petrović vient d'accomplir. Lorsqu'il a pris congé de son

auditoire, adressant un vibrant salut à la France, une ovation émouvante a accueilli ses paroles. M. Petrović a fait, en outre, une conférence sur M^{me} de La Fayette qui est une étude approfondie sur l'auteur de la délicieuse *Princesse de Clèves*.

Le succès de M. Petrović a été complet et on l'a comblé de compliments de toutes parts. On est allé jusqu'à dire qu'il fait honneur non seulement à la Serbie, mais aussi à l'Université de Grenoble.

B.D.I.C

Z.

L'Association des étudiants serbes de Grenoble avait organisé le 26 mai, en l'honneur du Comité serbe de la ville, une réunion solennelle suivie d'une conférence sur la *musique populaire serbe*.

Grâce à la bienveillance de M. Coulet, l'éminent recteur de l'Académie de Grenoble, et à l'appui plein de sollicitude du distingué professeur M. Chabert, président d'honneur de l'Association, la tâche des étudiants a été de beaucoup facilitée et le succès a été complet.

Un public nombreux avait rempli l'amphithéâtre de l'Université, au nom de l'Association, le président M. Milovanović a exprimé ses sentiments de profonde reconnaissance au Comité serbe et aux nombreux amis des étudiants serbes.

La *Marseillaise* a été ensuite chantée par un chœur d'étudiants que l'assistance a chaleureusement applaudie.

M. Siniša Stanković, étudiant en sciences, ancien élève de l'Ecole de musique de Belgrade, a traité avec compétence et émotion le vaste sujet de sa conférence, l'animaient par les chansons qu'il jouait lui-même sur sa flûte.

Partant de l'idée que la musique est l'art de l'âme, M. Stanković pour faire connaître à son auditoire l'âme du peuple serbe, a parlé de sa musique populaire, de cette chanson tantôt plaintive et infiniment douloureuse, tantôt vibrante d'amour sublimé, toujours chaste, sincère et saine.

Il a su donner l'image vivante de la vie du peuple, exécutant les différents motifs de nos airs nationaux : l'*Idylle du village*, le *Matin*, lorsqu'il se réveille aux premiers rayons du soleil (*Moisson*, *Le soleil ardent est déjà haut*) ; la mélancolie du berger solitaire dans la montagne (*Montagne, ma mère*) ; l'amour du pays (*à Morava*) ; le sentiment de la nature (*Le ciel se couvre d'étoiles*) ; la langueur amoureuse (*Mara de Resava*) ; le départ du bien-aimé (*Où t'en vas-tu, pourquoi selles-tu ton cheval ?*) ; les veillées aux longues nuits d'été, les chansons qui accompagnent les travaux, les chants nuptiaux.

Nos kolos, danses pleines de vivacité, rythmiques et légères, ont été particulièrement applaudies.

« Dans l'art divin de la musique, l'âme serbe épande sa douleur et sa joie, réalise ses rêves. »

Elle chante. Laissez-la chanter. La chanson est un don du ciel. Elle rêve. Laissez-la rêver. Le rêve nous approche de Dieu. L'âme qui chante et qui rêve sait vivre et agir ; et la vie n'est qu'une création continue.

L'hymne serbe a terminé cette belle manifestation, dont nous voudrions voir suivre l'exemple par tous nos étudiants.

Z.

**

Les funérailles du voïvode Putnik.

Malade, porté par ses soldats à travers l'Albanie, reculant devant un ennemi dont il avait été le vainqueur, le voïvode Putnik est venu mourir en France, exilé de sa patrie, sans voir le grand jour de sa résurrection.

A Nice, entouré du bleu éternel du ciel et de la mer, il a passé ses derniers jours sous le soleil de la France, plus confiant que jamais dans la victoire des alliés et dans l'avenir de son peuple, dont il a été un des plus grands fils.

La nouvelle de sa mort avait réveillé dans les cœurs serbes tant de souvenirs glorieux et douloureux, et ils ont pleuré ce grand capitaine qui fut une des plus pures gloires militaires de son temps.

Le jour de l'enterrement, le dimanche 7 mai, malgré le vent et la pluie qui tombait à verse, une foule immense s'assemblait dès le matin autour de la cathédrale

russe où reposait le corps du maréchal. Un détachement des troupes françaises, drapeau et musique en tête, tous les élèves du lycée serbe, un peloton de nos soldats invalides revenus de l'esclavage, attendaient devant l'église pour rendre un dernier hommage au héros disparu.

Douze prêtres serbes et russes officiaient. Parmi les assistants : M. A. de Joly, préfet des Alpes-Maritimes, représentant le Gouvernement de la République; le prince Danilo de Monténégro; le général Drude représentant le ministre de la Guerre; le général Goiran, maire de Nice; les généraux français : Pierrugues, Jacquin Matton, Leydet, Gonard, Ravenège, Rambaut; l'amiral Bellue; le général Groulof, de, l'armée russe; les consuls des pays alliés et de la Confédération Helvétique; et des nôtres : M. Vesnić, ministre de Serbie; les généraux Janković et Rasić; le sculpteur Mestrovic; des députés, anciens ministres, officiers, fonctionnaires, citoyens...

Après la cérémonie funèbre, M. de Joly a pris la parole pour rendre hommage au grand voïvode au nom du Gouvernement français. Il dit combien la terre de France a été heureuse et fière d'accueillir le grand patriote serbe, et avec quel respect elle gardera sa dépouille jusqu'au jour heureux où elle pourra la rendre à la Serbie délivrée.

Le général Goiran, au nom de la ville de Nice, adresse à l'armée serbe et à son chef mort son admiration, en attendant que l'âme du voïvode serbe tressaille de bonheur au jour de la libération de la Patrie.

Au nom des officiers et de l'armée serbes, le colonel Tufegdžić rappelle, avec une profonde émotion, l'œuvre accomplie par son maître et chef.

Enfin, M. Vesnić exprime la gratitude impérissable de la nation serbe pour son voïvode; il remercie les autorités françaises de l'accueil qu'elles ont fait au plus illustre général serbe.

Le cortège est précédé d'un soldat serbe portant la croix de bois. Six officiers serbes, sabre au clair, entourent le char funèbre, recouvert du drapeau tricolore et escorté par les soldats français, le fusil à l'épaule. Les cordons du poêle sont tenus par les généraux serbes et alliés. Le deuil est conduit par les deux filles et la famille du défunt.

Le cortège solennel était plein de tristesse. Le tambour battait et les clairons jouaient une marche funèbre. Mais ce n'était pas les coups secs du tambour serbe, ni la note triste de notre trompette. Nous accompagnions à sa dernière demeure notre généralissime intrépide, l'organisateur de notre armée, le vainqueur des Turcs, des Bulgares, et aussi des Autrichiens avant la trahison bulgare. Mais on n'y voyait pas les figures osseuses de nos guerriers qu'il avait commandés, aucun vieux canon serbe, aucun des drapeaux glorieux percés de balles... Ceux qui représentaient l'armée serbe c'étaient des officiers blessés et malades, avec quelques dizaines de soldats invalides. Ceux-ci ont supporté tout, survécu à l'esclavage et à toutes les peines, et ils ont eu l'honneur douloureux d'escorter, pâles et chancelants, leur voïvode jusqu'à sa tombe...

Les troupes françaises défilèrent devant le char funèbre, rendant au grand soldat un dernier hommage, et le cortège gagna le cimetière, où le corps du voïvode est déposé provisoirement dans la chapelle russe. Car son corps doit reposer sous la verte Avala, à son Belgrade délivré, dans sa Patrie à laquelle il avait consacré toute sa vie... Jusqu'à ce jour-là, qu'il repose en paix, et que la noble terre de France lui soit légère!

UROŠ DŽONIĆ.

Nouvelles.

Nous apprenons avec douleur la mort tragique de notre poète M. Vladislav Petković-Dis. Lors de son voyage de retour à Corfou, il se trouvait à bord du bateau *Italiā*, qui fut coulé dans le canal d'Otrante.

Ainsi finit ce poète de la tristesse et de la mélancolie dont la vie, surtout ces derniers temps, à cause de sa santé ébranlée et des soucis pour les siens, était devenue véritablement très pénible.

La *Patrie Serbe* se fera un devoir, dans un de ses prochains numéros, de parler de la vie et des œuvres de notre regretté poète.

R.

Pour tout ce qui concerne Rédaction et Abonnements, s'adresser uniquement au nom du Directeur de la Revue : 203, Boulevard Raspail, PARIS.

Les manuscrits ne sont pas rendus.

Nous rappelons à nos lecteurs que l'abonnement est terminé et nous les prions de bien vouloir le renouveler.

ABONNEMENTS

Pour la France,

6 mois : **4** francs.

Pour l'Étranger,

6 mois : **5** francs.

Le Numéro : 75 centimes